

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$8.00 - - - Six mois, \$4.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 674.—SAMEDI, 3 AVRIL 1897

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. Triste aurore, tableau de Mlle Eckermans

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL 3 AVRIL 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par Rodolphe Le Fort.—Chronique européenne, par R. Brunet.—Double bonheur, par Marie Aymong.—Poésie : Souffrance par J. Archambault.—La mission huronne, par U. d'Alsace.—Salut, printemps, par Mme M.-L. Bergeron.—Colonisation, par F. P.—Un aveu.—Poésie : Contraste, par V. Hugo.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—La cloche de Wellesley (avec gravure), par F. Picard.—Le poitrinaire, par A.-J. Beaulieu.—Triste aurore.—Petite poste en famille.—Le jeu des patiences (avec gravure).—Propos du docteur.—Théâtres.—La mode modeste.—Choses et autres.—Feuilletons : La venue du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Triste aurore.—Etablissement de colon au Canton de Montigny.—Les événements d'Orient : Le cuirassé grec *Mianlis* ; Le cabinet de travail du roi de Grèce ; Le boudoir de la reine de Grèce ; Mandegros, chef crétois ; Papa Malepas, prêtre combattant.—Beaux-Arts : La leçon de Mandoline.—Chacun son tour.—Gravures du feuilleton.—Billard.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT CINQUANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent cinquante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu le samedi, 3 AVRIL, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Mardi, 23 mars, vers six heures dix minutes du soir, une violente secousse ébranlait le sol, secouant les maisons, les édifices, les églises, faisant croire à un bouleversement de la terre.

Il y eut panique, c'est bien inutile de le dire.

Le tremblement de terre est un phénomène tout naturel, comme la pluie, le vent, l'orage. Il n'en est pas moins vrai que la nature entière obéit à un Maître, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas. Et rien ne

me fait plus rire de pitié, que de voir ces animaux—dirait Voltaire—prétendus esprits forts, ne croyant ni à Dieu ni à diable, et, dans un cataclysme quelconque, se jetant à genoux les yeux et les mains vers le Ciel, disant d'une voix étranglée : " Mon Dieu ! Mon Dieu ! "

Voyons, bonnes bêtes : s'il n'y a pas de Dieu, ne l'invoquez donc pas !

Une seconde secousse de tremblement de terre a été ressentie du vendredi, 26 mars, au samedi 27, à minuit dix minutes.

D'après le sismographe de l'Université McGill, cette secousse aurait été plus forte que celle du mardi précédent.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Il n'est point inutile, à ce propos, de rappeler 1663, alors que la colonie se formait, que les Français venaient à peine d'arriver.

Le 3 février 1663—lisons-nous dans la *Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation*—une sauvage chrétienne et fort pieuse, étant la nuit dans sa cabane, entendit une voix lui affirmer distinctement qu'il allait arriver des choses extraordinaires. Le lendemain, en plein jour, lorsqu'elle était dans les bois, la même voix lui dit : " Demain, entre cinq et six heures du soir, la terre tremblera d'une manière effroyable. " Elle raconta ce qu'elle avait entendu, mais personne ne voulut la croire ; on supposa que c'était ou une visionnaire ou une fourbe qui voulait se faire passer pour prophétesse. Il faisait d'ailleurs un très beau temps ; le lendemain parut encore plus doux, et, comme c'était le lundi gras, on ne pensa qu'à se divertir.

Ce même lundi gras, une Sœur, la Mère Catherine de Saint-Augustin, crut voir Dieu fort irrité contre le Canada, et elle eut une vision étrange : quatre démons, aux quatre côtés des terres voisines de Québec, les secouaient au point de les vouloir anéantir ; mais un jeune homme, majestueux, leur interdit d'aller plus loin.

Le soir même, à cinq heures et demie, sur une étendue de vingt mille lieues, la terre trembla au point qu'on en éprouvait le mal de mer. Et cela dura depuis le 5 février 1663, jusqu'à la fin août, sept mois entiers ! Toutes sortes de prodiges eurent lieu : encore que ce n'eussent été que des gaz s'enflammant au contact de l'air, cela n'en était pas moins terrifiant. Il n'y eut, chose surprenante, pas une seule mort d'homme causée par ces tremblements répétés.

Jeudi, 25 mars, s'est ouvert le Parlement fédéral. La session durera peut-être cinq mois, peut-être moins ou... Il paraît qu'il y a bien des questions à l'ordre du jour ! Si l'on pouvait forcer certain Comité dit de Secours pour les pauvres veuves et les orphelins des pompiers morts, d'être juste, de ne pas retenir illégalement l'argent donné pour une destination précise !

La cause de la Canonisation de la Vénérable Jeanne d'Arc, introduite en cour de Rome le 27 janvier 1894, va bientôt être terminée.

Lundi, 1er mars, à Orléans, dans la chapelle de l'évêché, a commencé le procès apostolique sur l'héroïcité des vertus de Jeanne d'Arc, et les témoins auront à répondre, sous la foi du serment, aux interrogatoires envoyés de Rome par le promoteur de la Foi, Mgr Persiani, et à cent quarante-six articles, posés par le postulateur de la cause.

Si l'on pouvait forcer certain comité dit des Chemins, d'avoir un peu souci de la santé des contribuables, de la propreté des rues : y en a-t-il, des détritus, des chiens, des chats, des rats, crevés, écrasés, éventrés, puants ! Pendant le temps doux de mercredi et jeudi, 24 et 25 mars, à certains endroits, à certains coins de rues, c'était une infection, à vous donner un avant-goût de la peste... dont Dieu nous préserve.— Mais aide-toi, et le ciel t'aidera. Si nos édiles se fichent de la santé publique comme leurs employés prêteurs d'argent

se fichent des lois divines... et même humaines, allez ! car la loi humaine ne peut pas plus tolérer le vol sous le nom d'usure, que le vol à la tire ou autrement ; si dis-je, nos édiles se moquent de nous à ce point, ils nous font courir au-devant de toutes les épidémies, favorisent la peste, le choléra et toutes les maladies les plus terribles.

Mgr Merry del Val, secrétaire particulier du saint Père, va arriver au Canada, envoyé par le Pape pour étudier toutes les questions religieuses et politico-religieuses du Canada.

Inutile de dire avec quel respect tout catholique doit accueillir l'envoyé du Souverain Pontife. Inutile de dire avec quel profond respect, quelle entière soumission ses décisions devront être reçues.

D'ici là, soyons tranquilles, et reposons-nous sur la sagesse de l'Eglise pour écarter toute question irritante, aplanir toute difficulté.

La question d'Orient continue à être une question... sans réponse. Se battront-ils ? Ne se battront-ils pas ? Les projets les plus sots sont mis en avant par cette stupide affaire que l'on est convenu d'appeler le Concert Européen. Le Concert... Cela vous fait songer au concert des chats dans les gouttières : c'est le moment. Cette ridicule chose, donc, intangible, insaisissable, impalpable, impondérable, qui a nom : Concert Européen, s'est avisée, en dernier lieu, de vouloir tracer une ligne neutre entre la Grèce et la Turquie, et la faire respecter par les deux pays : une ligne neutre entre le taureau et torréador... une ligne neutre entre les deux brutes de Corbett et Fitzsimmons... quelle blague, mes frères, et que ces Européens sont bêtes quand ils s'y mettent !

On a... subi des élections dans les comtés de Bonaventure et Wright. Les candidats du gouvernement fédéral l'ont emporté avec de fortes majorités.

On annonce que l'élection de Champlain aura lieu le 7 avril prochain ; quelque temps après, se fera celle de Colchester, dans les provinces maritimes.

Chose singulière, sans la moindre ombre de bon sens, que ces paris grotesques, de quelque nature qu'ils soient !

Nous en trouvons un nouveau, faisant pitié : celui de cinq cents dollars sur le résultat de l'élection provinciale devant porter au pouvoir celui-ci plutôt que celui-là !

Et il s'est trouvé deux hommes, ayant assez peu de sentiment, pour proposer et accepter ce pari !

Cinq cents dollars !...

Allez donc, pour voir, parler d'une pauvre famille mourant de faim à ces deux parieurs ; je parie... bon ; est-ce contagieux ?... Soyez certains qu'ils ne donneraient pas une obole pour ces malheureux !

Si ces paris avaient un but moral quelconque ; s'ils servaient à quelque chose... Si ces sommes étaient promises aux pauvres : oh ! alors, j'applaudirais des deux mains.

Le discours du Trône a été lu le 25 mars à trois heures après-midi par Son Excellence le Gouverneur-Général, devant le Sénat et la Chambre des Députés.

Il y est question :

De la participation du Canada aux fêtes du jubilé de la reine ;

Du règlement de la question scolaire, que le dit discours nous donne comme un règlement définitif ;

De la révision du tarif ;

De l'achèvement des travaux des canaux du Saint-Laurent devant favoriser les intérêts du commerce et de l'Agriculture—ce qui est une excellente chose— ;

De la continuation du chemin de fer de l'Intercolonial jusqu'à Montréal ; de l'organisation d'un système complet d'appareils frigorifiques pour le transport à longues distances, de produits alimentaires de tous genres ;

D'un plébiscite du Canada sur la prohibition des spiritueux... hélas ! nous redoutons ce plébiscite !

D'un vœu plus ou moins platonique au sujet du différend entre l'Angleterre et les États-Unis, à la suite de la capture par les Américains, il y a un an, de navires anglais faisant la chasse au phoque dans la mer de Behring :

De la peste aux Indes : nous n'en disons pas davantage, ne pouvant, en âme et conscience, approuver ceux qui donnent en ces contrées lointaines, pour des acres de la plus abjecte dégradation, et qui refusent de donner à nos compatriotes souffrants, ou même mourant de faim !

Pour terminer, le discours du Trône dit que les recettes ne suffisent pas à balancer les dépenses.

Il y aura, parmi les projets de lois qui seront soumis aux deux Chambres, des projets amendant l'acte du fonds de retraite, et l'acte du service civil.

Depuis longtemps, un journal conséquent et logique a net une idée dont le fond est réellement excellent : c'est celle de la création d'un troisième groupe — remarquez bien que nous disons pas : *parti* —, et ce troisième groupe serait connu sous le nom de *Centre*.

Les Centres, en Prusse et en France, ont assez fait de bien, pour qu'on puisse les essayer en Amérique.

Dans tous les cas, ce serait une réelle oasis au milieu de l'aridité de l'esprit de parti, que ce groupe n'appartient à aucun parti.

Le malheur, c'est que, quand une idée vient de M. Chose et non de M. Machin, elle ne peut être bonne à rien ! Esprit de parti, jusque dans le jugement du mérite d'un écrivain !

Eh ! qu'importe, dites-le moi, que dans le danger l'âme la vie sauve par un mendiant ou par S.M. le roi le plus puissant ? Suis-je plus sauvé par celui-ci que par celui-là — ou l'action est-elle moins méritoire chez celui-là que chez celui-ci ?

Étudions donc froidement, à tête reposée, la création d'un Centre au Parlement fédéral.

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, jeudi 11 mars.

L'Europe est toujours en feu vis-à-vis de la question Crétoise et l'avenir ne semble reposer que sur des boulets de canons.

L'opinion publique française est très soulevée contre le gouvernement.

M. Paul de Cassagnac termine un article dans l'*Autorité* par ces lignes :

Comment ceux qui nous gouvernent, et qui nous traînent derrière l'Europe que conduit Guillaume, ne voient-ils pas que, condamner la nationalité grecque, c'est condamner la nationalité française, et que le refus opposé par nous aux Crétois, de retourner à la Grèce, leur mère-patrie, consacre le refus qui nous est adressé par l'Allemagne, de permettre aux Alsaciens-Lorrains de nous revenir ?

C'est l'Alsace-Lorraine que l'on atteint et que l'on frappe en Crète.

Et c'est la France que l'on trahit, en abandonnant la Grèce.

Et presque toute la presse française est unanime à parler en faveur de la Grèce, de son héroïque attitude en face de l'Europe.

La Grèce, en refusant de se soumettre à l'ultimatum des puissances coalisées, s'est grandie dans l'histoire parce qu'elle ne devait pas, parce qu'elle ne pouvait pas refuser l'ombre de son drapeau aux Crétois liés à elle par les triples liens du sang, de la religion et de la langue.

Le plupart des sociétés nationales étrangères ayant envoyé, à Athènes, des témoignages de sympathie, la Société Canadienne de Paris en a fait autant, et voici la réponse que je recevais hier :

ATHÈNES, 5 mars 1897.

A M. Rodolphe Brunet,

Président de la Société Canadienne de Paris,
Monsieur le président.

Sa Majesté le Roi a été très touché des sentiments enthousiastes philhelléniques que la Société Canadienne de Paris vient de lui témoigner, et Elle me charge de vous exprimer Ses sincères remerciements.

En m'acquittant avec empressement de cet ordre de mon auguste souverain, je vous prie, monsieur le président, d'agréer les assurances de ma considération très distinguée.

Le Maréchal de la Cour,

MIDAPPARIGOPOUTO.

•••

L'offre faite par la Grèce de pacifier la Crète et de se retirer ensuite afin que les Crétois puissent librement voter un plébiscite sur le mode de gouvernement qu'ils désirent, est certainement ce qu'il y a de plus acceptable.

Les puissances, si elles sont sincères dans leur désir de paix, doivent comprendre qu'admettant le cas où la Grèce serait forcée de rappeler le Colonel Vassos et les troupes, il y aurait au moins les neuf dixièmes des soldats qui resteraient en Crète, en visiteurs ou en amis, et qu'alors ces soldats n'étant plus retenus par la discipline grecque, se joindraient aux insurgés dont le nombre est de 300,000 sur 340,000 habitants Crétois.

Imaginez vous maintenant comment on s'y prendrait pour pacifier l'île !

Il faudrait, ou accorder aux Crétois la liberté qu'ils demandent, ou les exterminer tous — besoin de bouchers devant laquelle l'Europe reculera, espérons-le.

En attendant, de toutes parts, les armes se fourbissent ; préparons-nous à entendre un effroyable grondement de canons et à voir éclater de formidables guerres.

Demain est mystérieux et sombre.

•••

Vendredi 12 mars.

Nos amis, MM. Pierre Baro et Lavallée-Smith s'embarquent demain à bord du paquebot de la ligne transatlantique, en route pour le Canada.

M. Lavallée-Smith a été pendant un an l'élève du célèbre organiste de l'église Saint-Augustin, M. Eugène Gigaut.

A part ses études d'orgue et de contrepoint, M. Lavallée a également pris des leçons de piano.

Nous souhaitons succès et réussite à notre compatriote.

•••

Deux jolis dessins de notre ami, M. Raoul Barré viennent de remporter un succès mérité à une exposition particulière.

Les compliments reçus doivent lui être doux et l'encourager à continuer ses études d'Art.

•••

Le très dévoué agent d'immigration du gouvernement canadien en France, M. A. Bodard, est venu chercher ici un nouveau convoi d'émigrés.

M. Bodard est d'autant plus méritant, qu'il fait un choix très spécial parmi les Français qui désirent aller peupler notre pays. Il préfère les pauvres honnêtes cultivateurs prêts au travail le plus ardu à ceux qui, ayant un certain capital, partent dans l'espoir de la découverte d'une mine d'or. Car ces derniers ont vite dépensé leur capital dans l'Ouest, et ils reviennent dans leur pays découragés et mal disposés vis-à-vis du Canada. Tandis que les courageux paysans pauvres, ne comptant que sur leur travail ardu, peinent au début mais deviennent bientôt à l'aise, s'ils ne gagnent pas une modeste fortune.

Il ne met pas ceux qui ont confiance en lui à la merci d'une compagnie spéculatrice, au contraire, il les conduit lui-même à destination, au milieu de braves Canadiens ; car l'expérience a prouvé qu'un village composé de Français seuls ne donnait jamais les excellents résultats qu'obtiennent Canadiens et Français, travaillant ensemble les fertiles terres du Canada.

Si tous ceux qui s'occupent d'immigration agissaient avec le même zèle intelligent que M. Bodard, ils mériteraient beaucoup du gouvernement et du pays.

Je dis cela, parce que nous voyons M. Bodard à l'œuvre avec toute son activité. Il est ici depuis quinze jours à peine, et déjà cent colons se préparent à partir avec lui, au commencement d'avril.

••• Nous, Canadiens de Paris, il nous fait plaisir de constater que des Français d'ici s'en vont encore peupler notre France américaine, et que l'Anglais ne sera pas le seul maître des grands et beaux Territoires du Nord-Ouest canadien.

•••

Mme Sarah Bernhardt — dont le cœur est bon comme le génie est grand ! — a donné, au Théâtre de la Renaissance, une matinée extraordinaire en faveur des pauvres Crétois. Cette matinée a fait un profit net de \$2,800.

C'est dans Phèdre, une pièce grecque, que tout le public distingué de Paris est venu applaudir l'incomparable artiste.

C'est donc par l'art grec qu'elle a pu faire de l'or pour les malheureux Crétois dont le salut ne peut venir que de la Grèce.

Après des ovations méritées la grande comédienne s'est retirée laissant la place à deux poètes de talent, MM. Haraucourt et Rostand qui sont venus dire deux poésies pleines de sentiment.

Plus d'une fois, M. Rostand surtout a arraché des larmes d'émotion avec de frénétiques applaudissements quand raillant l'Europe aveugle, il a dit, par exemple :

L'Europe regardait lointainement ces choses ;
Les mains rouges du Turc ne lui semblaient que roses.

Rodolphe Brunet

DOUBLE BONHEUR

Avez-vous jamais assisté à cette touchante cérémonie qui s'appelle la première communion d'une néophyte ? Si l'enfant, reçu dès sa naissance, dans le sein de notre Mère l'Église, éprouve une joie indicible, inénumérable, lorsque Jésus vient pour la première fois dans sa poitrine, que dire du bonheur de la nouvelle chrétienne ! Ne doit-il pas être doublé, en ce moment solennel où

Le ciel entier descend...

Ou bien,

La terre monte au ciel.

Avoir erré longtemps dans les ténèbres, cherchant cette vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et l'apercevoir enfin, dans toute sa splendeur ; à la vue du prodige qui s'opère sous ses yeux, pouvoir se dire, pénétré de crainte et d'amour :

Il est là sur l'autel, celui que je révère...

...Il est là sur l'autel, celui que mon cœur aime.

Et, pour mettre le comble à ce premier bonheur, participer au Festin du Cénacle, manger le Pain des forts, recevoir dans son cœur son Créateur, son Dieu ! La plume s'arrête devant de telles merveilles, incapable d'en poursuivre la description.

Mais cette âme, inondée de délices, transportée et ravie, s'écrie avec le saint vieillard Siméon : " C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez votre servante s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez..."

MARIE AYMONG.

L'impuissance à aimer la vie n'est, en somme, que l'impuissance à aimer le devoir. — LUDOVIC HALÉVY.

Certaines femmes se soucient médiocrement d'être aimées ; il leur suffit d'être préférées. — HENRI ROUJON.

SOUFFRANCE

(EXTRAIT)

*Lorsque le froid automne, au bout de l'horizon,
Montre son aile sombre, en froissant le gazon,
Quand le chêne noueux sent déjà sa ramure
S'éclaircir tristement sous la rude froidure,
Et quand les blancs frimas qui descendent la nuit
Vont bientôt sur le sol se déposer sans bruit ;
Le cher petit oiseau, chassé par la tourmente,
Doit quitter sans retard, la forêt qui l'enchanté,
Les bois dont sa chanson réveilla les échos
Et qui furent témoins de ses jours les plus beaux.*

*Cette fuite est pénible ! Ils s'en va tout de même !
Mais si, dans ce doux nid qu'il recouvre et qu'il aime,
Une tendre couvée à peine a vu le jour,
Si dans ce nid, tout plein d'espérance et d'amour,
Dorment des oislets, n'ayant pas encor d'ailes,
Pour fuir avec leur mère en des forêts nouvelles,
Oh ! dès lors le spectacle est déchirant à voir,
Car le violent automne a brisé tout l'espoir,
Tout l'immense bonheur de cette pauvre mère
Qui depuis si longtemps caressait sa chimère ;
Elle voudrait rester près de ce tendre nid,
Que de son doux regard elle pleure et béat,
Mais ses faibles petits sont tués par la bise,
Et rester auprès d'eux, car sa douleur l'épuise,
C'est pour elle la mort, et non pas le devoir.
Car Dieu veut qu'elle parte et lui montre un espoir.*

*Quand la saison prochaine aura chassé la neige,
Les frimas, la tempête avec son dur cortège
Elle viendra bâtir dans le même séjour,
Près de ce nid qui tombe un nouveau nid d'amour,
Alors d'un long regard embrassant sa couvée,
Détailant à demi, d'amertume abreuvée,
Elle jette aux échos un cri si déchirant
Que les grands arbres nus tressaillent en pleurant ;
Puis, pour calmer un peu la douleur qui la brise,
Dans une course folle, elle fuit sous la brise.*

J. ARCHAMBAULT.

LA MISSION HURONNE

SES PREMIERS MARTYRS

I

C'était en 1625. La petite ville de Québec, qui comptait alors à peine dix-sept années d'existence, était accourue sur le rivage pour saluer l'arrivée d'une voile venant de France.

Trois missionnaires étaient sur le pont, regardant avec des yeux où perlaient des larmes de joie cette terre que leurs vœux appelaient depuis si longtemps. C'était les RR. PP. Enemond Massé, Charles Lallemand et Jean de Brébeuf, premiers hérauts de la parole évangélique, avant-garde de cette nombreuse armée que la Compagnie de Jésus devait envoyer sur le sol du Canada pour y travailler et pour y mourir. On leur avait dit, à ces âmes généreuses, que là-bas, au-delà des mers, à mille lieues de la terre de France, il y avait un autre pays peuplé de nombreuses tribus de sauvages idolâtres ; une ample moisson d'âmes à cultiver et à sauver s'offrait donc aux moissonneurs du Christ.

Aussi, leur zèle d'apôtre s'enflamme, et ils entendent dans leur cœur la voix de Dieu qui disait : " Va, mon fils, va porter la lumière et la foi sur cette terre encore sauvage, va convertir à la foi catholique ces pauvres enfants égarés et plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie." Et ils partent, plein de courage et de charité, redisant ce cri de leur père : " *Ad majorem Dei gloriam*. Pour la plus grande gloire de Dieu." Cette patrie qui les avait vus naître, avait bercé leur enfance et encouragé les premiers succès de leur jeunesse, ils lui disaient un éternel adieu. Ils laissaient derrière eux des amitiés tendres à jamais brisées ; des frères, des sœurs, un père, une mère peut-être qui, mourante, les appellera en vain, et dont ils ne recevront pas sur leur front courbé la bénédiction divine, douce et suprême consolation pour le cœur d'un fils !

Dès ce moment commence pour eux une autre vie : la vie de l'apostolat. Vie pleine de sacrifice et de dévouements, exposée à mille difficultés toujours vaincues et sans cesse renaissantes ; passée dans des expéditions, entreprise au milieu des tempêtes du re-

doutable hiver canadien, à travers les forêts et les lacs dangereux, où la mort les menaçait sous toutes les formes. Vie longuement torturée par d'horribles supplices et couronnée enfin par le plus ardent et le plus douloureux martyre.

II

Le démon, qui redoutait ces terribles adversaires, met tout en jeu pour les décourager et empêcher leur première arrivée chez les Hurons. Il réussit d'abord l'an 1632, malgré les efforts du gouverneur-général du pays des missionnaires. Mais, à force de prières adressées au ciel, les missionnaires obtinrent enfin d'escorter les Hurons dès l'an 1634. C'est ici que commencèrent pour eux une série de difficultés qui naissaient les unes des autres, et que l'on aurait cru à bon droit impossibles à vaincre ; mais le courage et l'ardeur de ces Pères feront ce que d'autres n'auraient pas même pu entreprendre. Oui, ma plume se refuse maintenant à vous dire les douloureuses péripéties qui se déroulèrent dans ce premier voyage. Il leur fallait ramer du matin jusqu'au soir, autant que les sauvages eux-mêmes. Plus d'une fois, la main des missionnaires s'était meurtrie sur la pagaie ; plus d'une fois, chargés au-dessus de leurs forces, ils durent transporter sur leurs épaules tout le bagage de la troupe ; et, la nuit venue, l'on abordait quelque rivage solitaire ou quelque île déserte ; là, sous une tente de branchages, sur la terre nue, tandis que le sauvage prenait son repos, le missionnaire récitait son bréviaire à la lueur d'un brasier. Le lendemain, il fallait recommencer le pénible travail de la veille. Mais qu'importait le rude métier auquel on les réduisait ? Dieu leur faisait alors éprouver les consolations du paradis, et aussitôt leur zèle se ravivait et ils poursuivaient leur noble but ; ainsi pendant des semaines, pendant des mois.

La tâche que les missionnaires osaient entreprendre était des plus ardues. Comment s'emparer de ces natures grossières ? Comment les toucher et les convertir à la foi catholique ? Comme toutes les peuplades de ces régions, la tribu huronne offrait un étonnant mélange de vices honteux et de belles qualités. Le cœur était noble et bas, de fange et d'or. Endurci, dès sa jeunesse, à la fatigue, rompu à toutes les audaces, le huron se lançait sans crainte dans des solitudes redoutables ou sur les rapides les plus dangereux ; une erreur de route dans le premier cas, un faux coup d'aviron, dans le second cas, et son existence se trouvait compromise.

N'importe : s'exposer aux dangers les plus grands et s'aventurer au milieu d'ennemis cruels ou d'amis douteux, tout cela lui semblait un jeu. Rentré dans son village, il étalait tous les vices. D'une incorrigible paresse, il restait des jours entiers étendu auprès du feu qui chauffait sa cabane en l'enfumant. Ivrogne et glouton, il se faisait gloire de s'enivrer et de dévorer des quartiers de venaisons. Sensuel, il admettait la polygamie et n'avait honte d'aucun excès. D'une inclination au vol vraiment surprenante, qui faisait dire au Père Le Jeune : " Si on possédait autant d'yeux qu'il y a de doigts aux mains, encore ne l'empêcherait-on pas de dérober, car il dérober avec les pieds." Ajoutez que le Huron était sans entrailles pour ses malades et ses vieillards, qu'il mettait à mort, autant pour les délivrer de leurs souffrances que pour s'épargner la peine de les soigner.

Le joug de Jésus-Christ était pourtant fait pour ces natures réfractaires. Mais, pour humaniser et réformer ces caractères si misérablement partagés entre de belles qualités et des vices honteux, il fallait une âme fortement trempée, un cœur exempt de toute faiblesse. Or, la Providence avait marqué, dans le débile enfant de la Normandie, le futur apôtre de la nation Huronne ; à lui Dieu confiait le salut de ces âmes barbares, et ce devait être l'honneur et l'œuvre éternellement mémorables de cet apôtre-martyr. Oh donc la sublimité de l'apostolat s'est-elle jamais mieux reflétée que dans la figure de l'angélique Jean de Brébeuf, et pouvons-nous, en aucun temps, élever nos âmes vers le Maître souverain, sans confier en même temps aux ailes toutes déployées de la prière le doux message de notre vénération pour ce noble serviteur de sa maison ?

III

La première et la principale difficulté que les missionnaires eurent à vaincre, fut de trouver un moyen de communiquer à ces enfants des bois leurs pensées, leurs sentiments de foi avec la calme beauté du christianisme. Personne en effet ne connaissait la langue huronne ; il fallait d'abord posséder leur idiome. Aussi Brébeuf se met-il courageusement à l'œuvre.

Perdu dans l'immensité des forêts huronnes, trente journées de Québec, Brébeuf était seul, sans livre, sans maître, sans interprète ; mais du monde Dieu lui restait. Et le voilà qui entreprend le premier de ces travaux laborieux et ingrats de la langue huronne. — Cette difficile entreprise lui faisait dépenser les efforts de tous les jours, car chaque jour il découvrait de nouveaux secrets dans cette science. — Il ébaucha néanmoins un dictionnaire élémentaire, puis il s'occupa de refondre la grammaire qu'il avait composée.

Ces travaux pénibles étaient exécutés pendant l'hiver surtout, et par conséquent au milieu d'incommodes et d'indignes perpétuelles.

" Nous avons une cabane bâtie de simples écorces, écrivait le Père Brébeuf, mais d'écorces si mal jointes, que nous n'avons que faire de sortir dehors pour savoir le temps qu'il fait. La fumée est souvent si épaisse, si aigre, si opiniâtre, que, durant cinq ou six jours, si vous n'êtes pas tout à fait à l'épreuve, c'est bien tout ce que vous pouvez faire que de connaître quelque chose dans votre bréviaire. Avec cela nous avons, depuis le matin jusqu'au soir, notre foyer quasiment toujours assiégé de sauvages, principalement à l'heure du dîner."

Mais c'était surtout lorsqu'on les interrogeait sur leur langue qu'il devenait indispensable de les bien traiter.

" Si vous avez votre papier et votre plume pour écrire, il faut qu'ils aient devant eux le plat rempli et la serviette par-dessous. Car, à tel trépid se rendent les bons oracles. Hors de là, Apollon et Mercure leur défaillent. Encore se fâchent-ils quand on les veut retenir un peu longtemps."

Si pénibles et si ardues que fussent ces épreuves, les missionnaires ne les surmontèrent pas moins. Et bientôt ils parvinrent à posséder assez bien cette langue, pour ne plus douter de leur œuvre d'évangélisation. Nous ne suivrons pas toutes les douloureuses péripéties par lesquelles ils durent passer ; nous ne verrions que la même constance, la même ardeur et le même dévouement sans cesse renouvelés. Aussi les forêts environnantes, troublées jusqu'alors par les cris de mort ou les lugubres clameurs de guerriers indisciplinés, furent bientôt témoins d'un changement merveilleux : l'on voyait s'élever, çà et là, une foule de petites missions où les douces hymnes de la prière s'élevaient vers les cieux étonnés, avec plus d'ardeur et d'harmonie que n'avaient retenti les sinistres chants de guerre. Là, dans ces rustiques églises de Saint-Ignace, Saint-Joseph, Saint-Louis, on avait appris à faire fleurir les plus suaves et les plus héroïques vertus.

Sous le coup d'une terrible tentation, un jeune sauvage se roule sur un étang glacé, et met ainsi en fuite son infernal ennemi. Un autre, après avoir lutté en désespéré, est pris par les Iroquois. Aussitôt il devine la mort cruelle qui l'attend ; et c'est à sa mère qu'il envoie ce simple et sublime adieu :

" Dis à ma mère que je serai brûlé ; mais qu'elle ne pleure pas ma mort ; car dans le feu je ne penserai qu'au Paradis."

Telle était cette forte race de chrétiens qu'avaient formée plus de vingt années de travaux ardues.

IV

Mais si le motif qui les enflammait était grand et sublime, ils eurent de quoi satisfaire à leur noble ardeur pour la cause de Dieu, quand ils virent qu'ils allaient verser leur sang pour ceux dont ils avaient entrepris la conquête des âmes.

Avec quelle joie pour eux-mêmes, et avec quelle ardeur pour leurs néophytes, les Pères Brébeuf et Lallemand attendent l'approche des sanguinaires Iro-

nois. On veut les faire fuir vers Sainte-Marie, afin qu'ils échappent aux mains de ces tigres inhumains. Pourquoi tant les presser ? C'est le martyr qui vient sang jusqu'à la dernière goutte ? " Non, non ; nous ne partirons pas, notre place est au milieu de vous. " Ces protestations que leur inspirait l'avant-goût du martyre. La lutte entre les Iroquois et les Hurons fut longue, terrible et acharnée ; mais le nombre l'emporta et les Iroquois furent vainqueurs. Vers neuf heures le lendemain matin, on aperçut des gerbes de hommes qui tourbillonnaient au-dessus de Saint-Louis amant. Les monstres à face humaine triomphaient, dans les cabanes en feu ils jetaient avec une cruauté épouvantable les vieillards, les impotents et les blessés. Par une délicatesse toute divine, le supplice des missionnaires, dont les détails font frémir, commença au lieu même où leur charité les avait retenus. C'était bien en effet sur les pas de la foi et de la charité que ces nouveaux apôtres s'étaient disposés à entrer dans le pays des Hurons.

Déjà le supplice allait commencer. On enfonce des aïeux rougis au feu dans les chairs des victimes, on promène sur leurs membres des charbons embrasés. L'un des bourreaux s'empare d'une hache et fend la bouche du Père Brébeuf jusqu'aux oreilles, un autre lui déchire les lèvres et le nez. D'autres enfin lui arrachent des lambeaux de chairs et les dévorent sous ses yeux. A la cruauté les Iroquois entremêlent l'ironie. " Plus on souffre, as-tu dit, plus on est récompensé là-haut. Quelle récompense ne nous devras-tu pas, échan ? " Et partout sur les membres endoloris ils posent des haches rougies au feu, qui pénètrent dans les chairs du martyr au milieu d'une âcre fumée.

Le sourire et la prière sur les lèvres, il endure tout ce que la cruauté peut inventer de nouveaux raffinements de supplices et de tortures. — Son courage au milieu des souffrances fait la stupeur de ses bourreaux.

La joie, l'allégresse des saints rayonnait avec tant d'éclat sur la figure de ces héros, au milieu de leur supplice, qu'on eût dit qu'ils s'en allaient sous prendre possession d'un couron et d'un empire souhaitables entre tous, que Dieu leur proposait réellement, couronne que la Miséricorde infinie leur destinait, et qu'ils devaient recevoir dans l'arène même où

avaient combattu et travaillé. Aussi, le 16 mars 1649 parées de leurs souffrances, leurs âmes indomptables s'élançant en glorieuses recueillir là-haut la palme des martyrs. — Voilà des héros, dont on peut répéter encore aujourd'hui ce que l'on disait des premiers croisés, " *Gesta Dei per Francos.* "

URG. D'ALSACE.

SALUT, PRINTEMPS !

Salut, Printemps ! nous t'attendons toujours avec impatience ; c'est que tu nous apportes tant de belles choses ! Tout est promesse : " *Speres—Espoir !* " Nous lisons ce mot magique dans le chaud rayon de l'astre du jour, et nous le voyons aussi dans le petit bouton caché sous l'herbe naissante, qui nous promet pour bientôt son parfum, ses fleurs et ses fruits. La nature revêt sa beau manteau d'émeraude, puis à mesure que la saison avance, il est d'une nuance plus prononcée, et varie sa couleur suivant le goût du sublime Artiste. Voyez les boules de neige étalant au soleil leurs capotes d'hermines, ah ! les frileuses, puis les prunelliers montrant fièrement leurs corolles d'opale, comme pour faire voir à leurs sœurs leurs riches toilettes. Les clochettes argentées du muguet s'agitent toutes craintives, mondées de gouttelettes de rosée qui brillent comme des diamants. Les petites pensées noires et bleues, semblables aux beaux yeux des chérubins, regardent émerveillées, n'ayant pourtant rien à envier sous leur frais costume de velours ; ayant pour cortège une foule de fleurs plus jolies et plus gracieuses les unes que les autres, et pour escorte, de jolis brins d'herbe parfumés qui s'inclinent devant elles au moindre zéphyre. Écoutez ! oh ! les jolis êtres ailés venant reprendre leurs places favorites, restées vacantes pendant les longs mois de l'hiver. Comme ils gazouillent, et que leurs joyeux trémolos réjouissent et charment l'ouïe ! Les fleurs lèvent leurs têtes, et l'orchestre si bien organisé par le Musicien suprême reprend son concert aérien. On entend un frémissement d'ailes : c'est une douce colombe qui revient du sanctuaire, saluer au nom de tous le divin Architecte. Chantez, oui, chantez votre liberté : volez, et que vos courses vers les nuages, redisent à l'univers le retour du printemps.

Depuis le bébé rose et blond jusqu'au vieillard blanchi par le poids des ans, tout se ranime. La vierge timide et craintive regarde avec amour le cercle d'or à son doigt, gage d'une union prochaine. La mère semble rajeunie, le père est moins soucieux, le fiancé plus assidu. Merci, joyeux printemps, saison pleine de promesses et de doux propos ! Merci au nom de la belle nature, au nom des oiseaux et des fleurs, merci pour les vieillards, pour les enfants ! La nature se fait belle, l'oiseau gazouille ; la fleur parfume ; les enfants caressent ; les couples s'unissent ; les liens contractés se resserrent ; les vieillards bénissent, tous te remercient dans leur langage différent mais que tu comprends ! Belle saison, poursuis ton cours ; et quand le divin Maître voudra que tu cèdes la place à l'été, tu iras rejoindre le printemps éternel, tu mêleras tes parfums et tes fleurs à ceux de la céleste patrie ; et là-haut on t'accordera comme ici-bas un gracieux sourire.

" Tout s'anime dans la nature
Au souffle embaumé du printemps,
L'oiseau sous son toit de verdure
Déjà fait entendre ses chants. "

Mme M. L. BERGERON.

COLONISATION

(Voir gravure)

Dans le Nord-Ouest de la province de Québec, que de beaux sites, que de jolies campagnes !

Nous l'avons dit et le répétons : notre province de Québec a tout le pittoresque, tout le charme des belles contrées d'Europe. Les Laurentides nous donnent des vues rivalisant avec celles des montagnes de Suisse ; nos lacs, en nombre infini, ont le velouté du lac des Quatre-Cantons, ou l'aspect sombre et profond du lac de Genève, ou la grâce du lac de Côme, en descendant l'autre côté des Alpes, vers l'Italie.

Dans notre Nord-Ouest, nous trouvons des cantons historiques... presque à l'égal des cantons Suisses ; et l'on croit être transporté à une tout autre époque, quand on y voit les lacs Gamelin, Montigny, Charette, Saint-Antoine-de-Padoue, Saint-François d'Assise, Lamoricière, Pimodan, Pie IX, Léon XIII, Allet, des Zouaves, etc. Quelle évocation de noms illustres !...

Combien sont heureux les colons qui n'ont pas craint de s'y établir ! Ils se bâtissent des maisons primitives et momentanées, en bois rond ; mais le bonheur y habite ! Ils se voient avancer d'année en année : c'est la vie la plus belle, la plus indépendante et la plus sûre, que celle du cultivateur ! Si tout le monde le comprenait ! — F. P.

UN AVEU

Une jeune fille allait mourir. La pauvre enfant paraissait n'avoir que quelques instants à vivre. Elle fit appeler son père, incrédule et athée, et lui prit la main :

Mon cher père, je vais mourir dans quelques minutes ; dites-moi bien sérieusement, je vous prie, si je dois croire ce que vous avez assuré si souvent en ma présence, qu'il n'y avait ni Dieu, ni ciel, ni enfer, ou bien si je dois m'en tenir au catéchisme que m'a enseigné ma mère ?

Le père s'arrêta, comme frappé de la foudre, puis se penchant sur le lit :

— Mon enfant, ma chère enfant, lui dit-il avec des sanglots dans la voix, crois seulement ce que t'a appris ta mère !

Il ne faut pas avoir de fausse charité. Il faut dire la vérité sans acception de personnes.



ÉTABLISSEMENT DE COLON AU CANTON DE MONTIGNY, P. Q.

CONTRASTE

*L'enfant chantait ; la mère au lit, exténuée,
Agonisait, beau front dans l'ombre se penchant ;
La mort au-dessus d'elle errait dans la nuée ;
Et j'écoutais ce râle, et j'entendais ce chant.*

*L'enfant avait cinq ans, et, près de la fenêtre,
Ses rires et ses jeux faisaient un charmant bruit ;
Et la mère, à côté de ce pauvre doux être
Qui chantait tout le jour, toussait toute la nuit.*

*La mère alla dormir sous les dalles du cloître ;
Et le petit enfant se remit à chanter...
La douleur est un fruit : Dieu ne l'a pas fait croître
Sur la branche trop faible encor pour la porter.*

VICTOR HUGO.

A BATONS ROMPUS

Il y a beaucoup de personnes qui, le 17 mars, ont tiré la *bonaventure* sur le résultat de cette mémorable journée, je dis mémorable journée, parce qu'en effet, trois sentiments bien différents animaient, excitaient avaient empoigné, étreignaient tout le public. Ces trois sentiments étaient la religion, la patrie, la lutte.

En effet, c'était le jour de la Saint-Patrice, le jour de l'élection de Bonaventure et le jour de la lutte stupidement brutale et animale entre Fitzsimmons et Corbett.

Eh ! bien, l'avouerai-je à la honte de la race humaine ? c'est l'assomage sauvage du coup de poing qui dominait dans tous les esprits, tant il est vrai que de tout temps, il faut au peuple, ce grand enfant, du pain et des jeux. De tout le reste, foin ! Et il en devient tellement bête, qu'il en mangerait, du foin.

Ah ! c'est une drôle de carcasse que cette nature humaine faite à l'image de Dieu ! Plus on la considère, plus on l'étudie, et plus on la croirait faite à l'image du diable.

En effet, malgré la beauté de la cérémonie religieuse, beaucoup d'Irlandais sortaient de l'Eglise, et d'autres désertaient les rangs de la procession, prétextant, disaient-ils, que saint Patrice lui-même s'était rendu à Carson pour favoriser Fitz, l'époux non divorcé. Quant aux électeurs, ceux-là s'occupaient autant de l'élection de Bonaventure que de leur première chemise, et ils acclamaient devant les journaux, non le résultat libéral, mais le résultat brutal de la journée.

—Hourrah ! pour Fitz, s'écriaient même ceux qui avaient parié contre lui.

—Enfoncé, le Californien, disaient les autres !

Et comme il faut que le ridicule se mette partout, car c'est surtout le ridicule qui tue, j'en ai entendu faire cet horrible jeu de mot :

—Oui, il peut dire maintenant que s'il avait le *corps beau* avant la lutte, il a maintenant le *corps bête* !...

De cette lutte doit découler une leçon.

C'est que le succès, la gloire, sont ici-bas choses éphémères, hochets que brise souvent le plus petit souffle.

Enivré par l'orgueil, tel a brillé au premier rang qui s'éclipse au second et chacun peut avoir son Waterloo.

Ainsi, dans sa morgue insolente, Corbett a dû l'éprouver, lui qui, ayant refusé la poignée de main cordiale d'un adversaire, a été frappé en plein cœur par cette même main, et est tombé à genoux comme pour lui demander pardon de son insulte. Veillons donc et luttons, car cela revient à dire qu'il ne faut jamais s'endormir dans les délices de Capoue, et moins encore sur nos victorieux... lauriers !

Nos joyeux *escholiers* font parler d'eux de l'autre côté de l'océan, et aussi à Montréal. Bravo ! vaillante jeunesse dorée, gloire de la patrie, espoir de nos foyers, orgueilleux descendants de la sève gauloise !

En France, leur enthousiasme est monté sur une crête si élevée, que leurs sympathies pour la Grèce

pourrait bien rallumer le feu grégeois des temps du grand Homère.

Non moins ardents, ceux de Montréal mettent le feu aux *Nouvelles*, journal qui les avait insultés.

Comme le feu purifie tout, il est à souhaiter que cet autodafé purifie la plume de l'homme élastique, du magister, du moniteur qui s'intitule professeur, tout comme certains individus se croient cuisiniers parce qu'ils portent un tablier qu'ils salissent de leurs doigts graisseux, voulant faire croire par là qu'ils font de bonne sauce. Or, ce sont tout simplement des gâte-sauce.

N'empêchons donc pas les joyeux *escholiers* de s'abandonner, comme dit Rabelais, car "la jeunesse leur fait du bruit," dit Mme de Sévigné ; et, si nous avions voix au chapitre, nous dirions aux étudiants :

—Laissez donc plume qui rouille et tout ça... de côté.

Il est une manie malsaine qui prend, depuis quelque temps, des proportions ridicules. C'est celle du pseudonyme, ou plutôt du nom de plume. Ceux qui l'emploient font, à notre avis, preuve de légèreté. On dirait que ces gens-là veulent se cacher sous le voile de la *modestie*, et cela, pour donner des horions au bon public ; or, le plus souvent, ce sont eux qui les reçoivent, les horions.

En effet, je sache peu de plumitifs, de plumassiers ou d'écrivassiers qui se cachent sous le pseudonyme, auxquels ils ne soit arrivé des choses désagréables. Tantôt c'est un frondeur qui badre la justice et qui a maille à partir avec elle ; parfois c'est un chroniqueur qui en a avec les conducteurs des chars électriques, etc. Aussi, pour ces derniers, il paraît que l'administration des chars, dans sa bonté paternelle, va donner des gants blancs à ses employés afin qu'ils ne salissent pas le corsage des dames qu'ils aideront à descendre ou à monter.

N'est-il pas, en effet, ridicule de voir cette manie du faux nom de plume, par ceux-là même qui trouvent ridicule que M. Courtemanche se fasse appeler M. Shortsleaves... Mais la découverte la plus abracadabrante que j'ai faite, c'est celle d'un chroniqueur français qui demande à ses lecteurs de traduire son nom patois en français.

Je vous préviens donc, lecteurs, que si la contagion de cette maladie me gagne, chose qui n'arrivera certainement pas, car je suis immunisé—je signerai : *Ozer There*.

Je ne puis jamais assister au baptême d'un enfant ou à celui d'une cloche sans fredonner l'air de la *Dame blanche* :

"Sonnez ! sonnez ! sonnez ! cors et musettes
Car un baptême, est une fête,
Pour des parents, pour des amis, etc."

C'est ce que j'ai fait l'autre jour, à l'église Saint-Louis, lors de la bénédiction de la cloche qui doit animer l'un des temples du Nord Ouest. Cette cérémonie m'a rappelé bien des souvenirs. Ainsi dans mes pérégrinations, quand j'étais quelquefois égaré et rêveur, dans les landes de Gascogne ou de Bretagne, le son lointain d'une cloche m'égayait le cœur. Deux fois seulement, dans deux circonstances semblables, j'y ai eu de la tristesse, presque de la peur. C'est d'abord en Egypte, dans l'aridité solitaire du désert où je m'étais égaré ; ensuite, c'était dans les immenses plaines du Nord Ouest, il y a dix-sept ans à cette époque.

Egaré, perdu, j'avais peur, tant je me sentais loin de Dieu et des hommes !

Donc, ô vous qui le pouvez ! suivez ce noble exemple. Dotez les clochers muets, car cette voix d'airain, voix d'espérance, est un téléphone qui relie l'âme à Dieu !

A propos du tremblement de terre, qui en a fait trembler beaucoup, j'ai entendu les deux réflexions fort justes que voici :

—Dis donc, à quoi que ça sert leurs rayons *cathodiques*, puisqu'ils ne peuvent pas voir ce qu'il y a dedans ? Et il frappait la terre du pied.

—Ça sert pas à grand'chose. Mais ce que je saï c'est que ce tremblement va rudement embêter les curés.

—Pourquoi ça ?

—Dame ! Ils seront plus heureux que nous, car ils vont avoir de la... *la belle ouvrage* !

Justin P. Labay

LA CLOCHE DE WELLESLEY

DON DE MELLE TARTE

Dimanche, 21 mars, avait lieu à Saint-Louis de France, une cérémonie bien touchante et qui émeut même incrédule : la bénédiction d'une cloche.

La voix de la cloche !... Oh ! il faut avoir été perdu dans des pays inhospitaliers, inconnus, quant la nuit arrivait ; quand les bruits de la terre s'apaisaient l'un après l'autre, quand là-bas, au bout de l'horizon s'annonçaient les noirs nuages, recellant dans leurs flancs la tempête et les foudres !... Et voici que, dans ce calme lourd, rempli de mystérieuse anxiété, dans cette sorte d'effroi auquel n'échappe nul homme, fût-il courageux au-delà de toute expression, voici que bien loin, affaibli comme le soupir d'un cœur aimant, doux comme le gémissement d'un esprit, résonne une céleste musique...



Photographie Laprés & Lavergne

Car, dans cet immense abandon, dans cette terrifiante solitude, dans ce silence peuplé d'étrangetés, le son d'une voix, d'un cor, d'une mandoline, d'une cloche, a des modulations et des balancements d'harmonie qui vous portent à rêver ou à pleurer !...

C'est, dans ces moments où l'on se croit perdu, la voix de l'Ange de la Charité que le son d'une cloche.

La cloche de Wellesley est un don d'une Ange de la Charité, et sa voix sera, plus que tout autre, la voix de l'Ange de la Charité !

Mlle Tarte a donné cette jolie cloche ; son bien-aimé père a obtenu de Mgr Emard que S.G. en fit le baptême, et l'orateur estimé et connu de tout Montréal, M. l'abbé Bourassa, fit le sermon de circonstance.

Va, jolie cloche ! porter au loin le nom de celle qui te donna ! Va, dans ces pays peu peuplés encore, dire à tous ceux qui t'entendront ce que c'est qu'aimer !

Et le soir, si quelque voyageur attardé se perd dans les solitudes de l'Alberta, épands tes ondes sonores sur la plaine, afin que l'espoir lui soit rendu par ta charité !

Jérôme Picard

LE POITRINAIRE

A mon cher cousin, E. Beaulieu.

La nuit m'avait surprise au milieu des tombeaux. Soudain, des sanglots étouffés frappèrent mon oreille, et je vis, à travers les ténèbres, un vieillard agenouillé à quelques pas de moi. Je m'approchai de lui :

—Bon vieillard, lui dis-je, qu'avez-vous à tant pleurer ? Est-il encore à votre âge d'aussi cruelles douleurs ? Assez de chagrins ont passé sur votre tête blanche !

—Mon enfant, reprit-il, laissez mes yeux pleurer les êtres que j'ai chéris. Oui, coulez mes larmes, coulez en abondance ; vous soulagez tant mon pauvre cœur meurtri. Enfant, puisqu'un même sentiment nous a conduits dans ce lieu d'amertume, qu'une même douleur nous unisse.

Et il mêla ses pleurs à ce triste récit.

—Sous ces deux tombes, dorment des êtres chers à mon cœur. Ici repose le poitrinaire, et là, Bernadette est couchée en son blanc linceul.

Ces chers adolescents étaient allés s'asseoir sous un vieux chêne au bord du ruisseau. Ils étaient tristes ce jour-là, et semblaient absorbés par une douce vision. Une toux sèche du poitrinaire fit frissonner Bernadette, comme si un dard lui eût percé le cœur :

—Tu souffres, ô mon ami, ôit-elle ?

—Bien peu, mais lorsque je pense que je vais mourir bientôt, que je vais te quitter ; oh ! alors mes yeux se voilent, et mon cœur... sa voix trembla ; il n'acheva pas sa pensée.

—O René, si tu savais quel poignard a déchiré mon sein, lorsque tu prononças ces mots : " amie, je viens mourir auprès de toi : je suis poitrinaire.

Poitrinaire... poitrinaire ! oh ! ce mot est affreux. Je te regardai avec épouvante ; tes joues s'étaient flétries, ta voix n'était plus la même, tes yeux, sans chaleur, erraient sans cesse comme pour chercher un objet ; ta figure était pleine d'amertume, et tu ne savais plus rire comme autrefois. Que tu étais changé ! mais je t'aimais toujours, parce que ton cœur restait le même.

René pleurait.

—Ne t'afflige pas, mon ami, dit la jeune fille, je ne te reproche pas ton départ pour les Etats-Unis ; car tu as fui le ciel pur du Canada pour ta mère pauvre, et pour moi, sa fille adoptive. Dieu te demandait ce sacrifice, tu l'as accompli généreusement ; que sa bonté t'en récompense !

—Hélas ! ma Bernadette, mon retour est bien triste ! Je pleure, non pas pour moi, mais pour toi, ma bonne amie, et pour ma mère. Ma mère ! comme elle est bonne ! A mon départ, elle me promit que je te posséderais un jour. Te posséder ! Que cette pensée m'était douce, au milieu des souffrances qui me tourmentaient là-bas ! Elle me faisaient oublier mes misères ; les manufactures enfumées ne me faisaient plus horreur ; je n'avais plus qu'une pensée, qu'un désir : vivre près de toi sous le ciel serein du Canada, goûter avec toi les pures ivresses de la famille, le bonheur que Dieu accorde à tant d'autres.

René était sans forces ; tant d'émotions l'avaient abattu.

—Repose-toi un instant, dit Bernadette, émue, je cours chercher quelques aliments pour te remettre.

Quelques minutes après, la jeune fille était auprès de son malade. Celui-ci, couché sur la mousse, semblait dormir paisiblement ; il avait les mains jointes, et sa figure, tournée vers le ciel, était empreinte d'une joie angélique. Bernadette, assise auprès du poitrinaire, contempla longtemps cette figure ravagée par la souffrance ; puis, frappée de l'immobilité de son ami, elle porta sa main tremblante sur le front du poitrinaire. René était mort !

Bernadette s'évanouit. Alors, un nuage blanc comme un linceul vint se placer devant le soleil ; il se fit autour du vieux chêne un grand cercle d'ombre. La nature semblait vouloir montrer ainsi son deuil, et rendre plus triste encore, ce tableau aussi touchant que simple.

Bernadette ne survécut que d'un mois au poitrinaire. Hélas ! cette frêle enfant, dont l'existence ne



NOTRE-DAME DU CIEL PRÉPARE LES ÉLUS PAR LA SOUFFRANCE

tenait que par un lien, avait vu ce lien brisé par la mort du jeune homme qu'elle avait aimé avec la force et la candeur de ses dix-huit ans.

A présent que vous avez pleuré avec moi sur ces tombes, si vous desirez plaire à un vieillard qui a tout perdu, pensez parfois à ma Bernadette, et rappelez-vous ces vers de l'unique petit-fils qui a baisé mes cheveux blancs :

“ Sur cette tombe, où vous venez pleurer,
O mes amis, faites une prière ;
Et si je puis parler à l'étranger ;
Mon frère en Dieu, pensez au poitrinaire.”

Le vieillard se tut.

A.-J. BEAULIEU.

TRISTE AUREORE

(Voir gravure)

C'est à Musset que la jeune artiste belge a emprunté le motif de sa mélancolique composition.

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que la feuille des bois et l'écume des eaux.
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Et dans ce modeste intérieur où les premières lueurs d'un jour blafard éclairent un groupe éploré, la peinture a su mettre une grâce imprévue, avec ce joli geste de l'inconscient enfant, soufflant de ses lèvres roses les bougies qui brûlèrent toute la nuit pour une veillée funèbre.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Fauvette.—Avons lettre pour vous ; où faut-il l'adresser ?—Publions joliment "Gazouillis."

Marie D., Montréal.—Les "Moments" sont précieux. Nous publions aussitôt que possible.

Yvette.—On peut compter sur notre discrétion ; mais dans la correspondance, le nom vrai doit toujours être écrit très lisiblement, sans quoi, nous ne pouvons donner suite aux désirs de nos correspondants.—Ce "combat" indique une belle âme et sera publié prochainement.

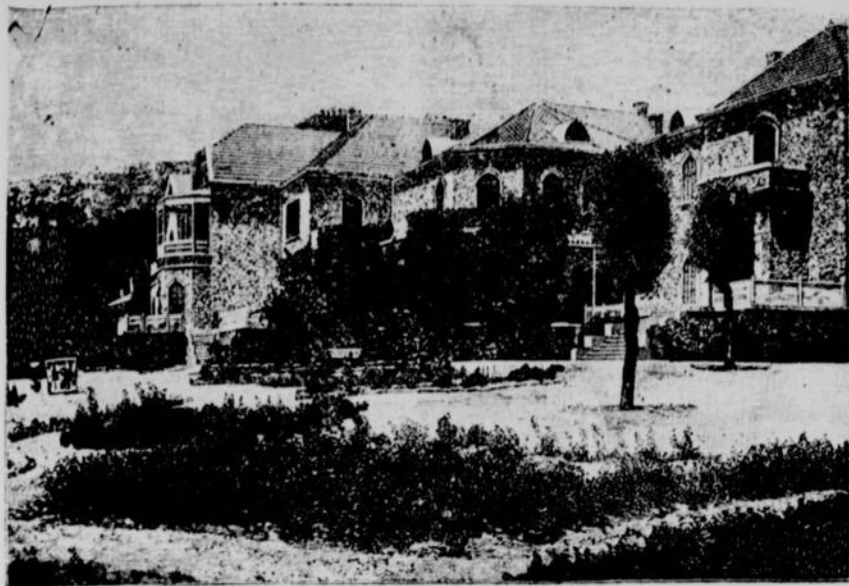
Si l'homme est la plus souffrante des créatures, c'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini.—LAMENNAIS.



BEAUX-ARTS.—La leçon de mandoline, tableau de M. P. Thomas



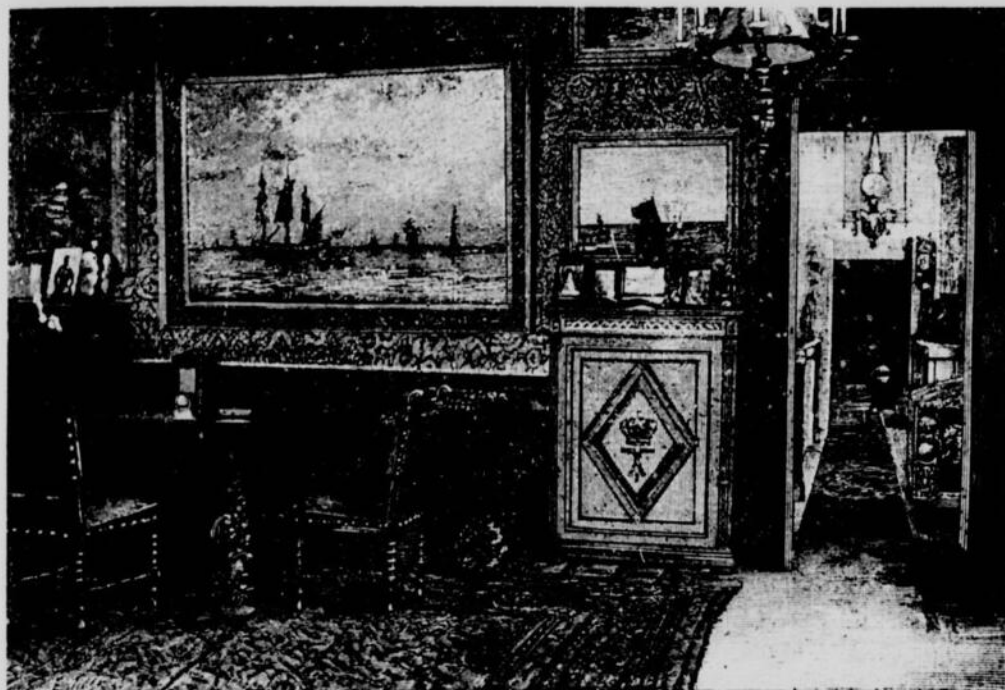
BEAUX-ARTS.—Chacun son tour, tableau de M. C. Carbineau



PALAIS DE TATOI, RÉSIDENCE D'ÉTÉ



LE BOUDOIR DE LA REINE DE GRÈCE, A ATHÈNES



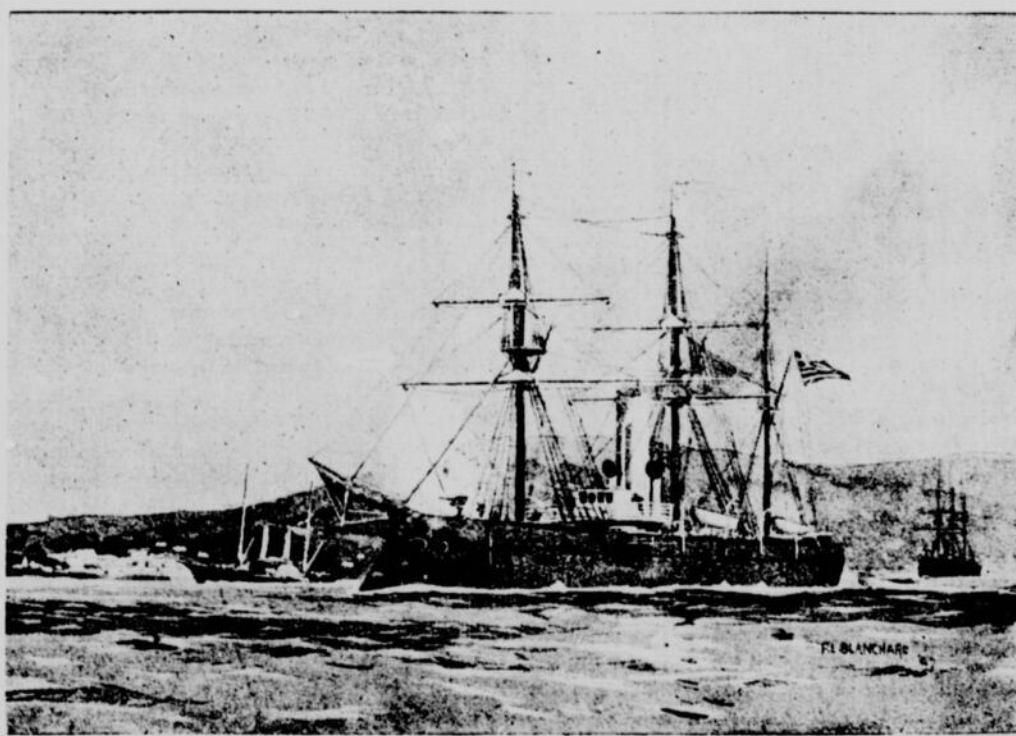
LE CABINET DE TRAVAIL DU ROI DE GRÈCE, A ATHÈNES



PAPA MALEKOS, PRÊTRE COMBATTANT



MANDEKOS, CHEF CRÉTOIS



LE CUIRASSÉ GREC "MIAULIS"

LES EVENEMENTS D'ORIENT

LE JEU DES PATIENCES

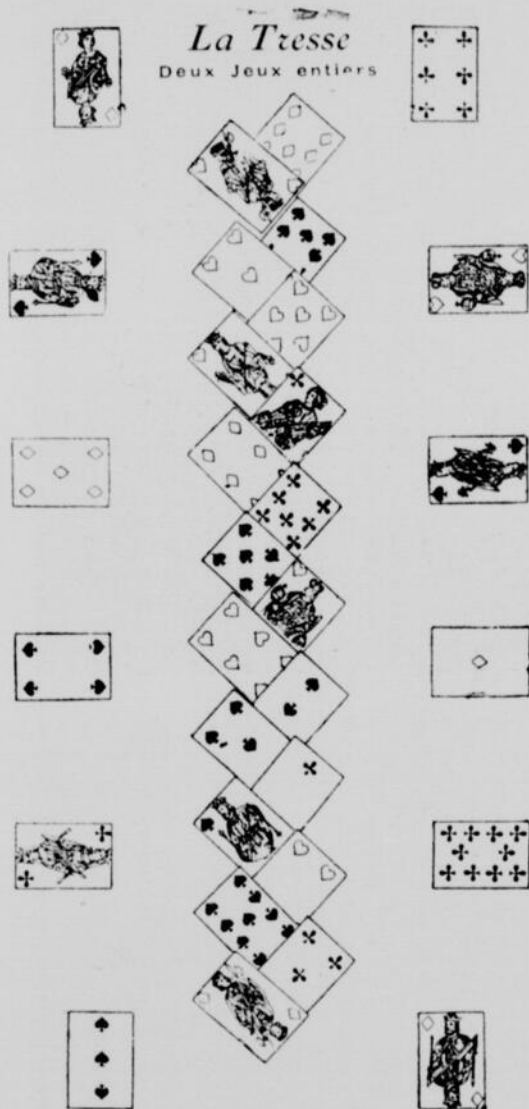
LA TRESSE

Vous commencez par bien mêler vos cartes et vous en disposez vingt, en tresse, comme sur le tableau. Puis vous en placez quatre en travers, de chaque côté, puis deux en haut et deux autres en bas, toujours comme sur le modèle.

Ce qui vous reste en main est la *taille*. Vous retournez la carte de dessus ; c'est celle qui détermine la carte par laquelle vous allez commencer vos familles.

Je suppose que ce soit un *valet de trèfle* ; c'est par le *valet* alors que commenceront non seulement votre famille de trèfle, mais toutes les autres.

Vous sortez ce valet et vous continuez votre famille en mettant dessus la *dame de trèfle* qui figure au tableau. Puis vous sortez le *valet de carreau* qui est la dernière carte de votre tresse et qui commencera votre famille de carreau. Procédant de même que pour le trèfle, vous posez sur le valet la *dame de carreau*, le *roi* et l'*as* qui figurent aussi sur le tableau.



Si d'autres valets s'y trouvaient encore, vous les sortirez comme les deux premiers.

Vous rangez alors les cartes du tableau, de manière à ce qu'elles se présentent facilement pour le classement, en les plaçant l'une sur l'autre en *marche descendante*, c'est-à-dire les faibles sur les fortes, ce qui est le contraire de ce que vous faites quand vous les sortez définitivement. Elles forment alors comme de petits paquets préparatoires. Ainsi vous mettez la *dame de pique* sur le *roi de pique* ; le *trois de pique* sur le *quatre* de même couleur et le *cing de trèfle* qui se trouve à découvert, puisque vous avez enlevé le valet de carreau qui était placé à l'extrémité de la tresse, sur le *quatre* de même couleur.

A mesure que vous retirez des cartes du tableau vous les remplacez—celles du haut et du bas par des cartes prises à la tresse, ne touchant jamais qu'à la

dernière.—celles de côté par les cartes prises dans le jeu que vous avez en main.

Vous continuez ainsi à tirer des cartes du jeu. S'il en est qui puissent se placer, soit sur les paquets de familles déjà commencées, un *deux de carreau* par exemple sur l'*as*,—un *roi de trèfle* sur la *dame*,—soit sur les paquets préparatoires—un *deux de pique*, un *quatre de trèfle* sur le *cing*, vous les y mettez ; mais s'il en est qui ne puissent trouver de place, vous les posez devant vous sur la table, et elles forment le *talon*.

C'est dans le *talon*, de préférence, qu'il faut prendre les cartes destinées à remplacer les vides du tableau. Vous continuez toujours de même jusqu'à ce que vous n'avez plus de cartes en main. Si, à ce moment, toutes les cartes n'ont pu se ranger dans les familles, vous reprenez le *talon* et vous recommencez ; mais si, la seconde fois, toutes les cartes ne sont pas placées, la patience est manquée.

PROPOS DU DOCTEUR

Pour une personne en santé, le repos dans l'après-midi n'est pas nécessaire, et le cerveau n'en a pas besoin. Si un homme s'endort en ce temps-là, c'est qu'il a trop mangé le midi, ou que le cerveau s'affaiblit.

Le lait absorbe les odeurs avec une rapidité extraordinaire ; c'est une chose bonne à signaler aux ménages et une particularité curieuse à connaître pour tous. Si l'on place une tasse de lait auprès d'un récipient contenant de la térébenthine, immédiatement il prend cette odeur caractéristique ; il en est de même du tabac, de la paraffine, du camphre, et en général, de toutes les substances médicamenteuses. On comprend dès lors pourquoi il doit être interdit de boire du lait qui a séjourné dans une chambre de malade.

THÉÂTRES

Le meilleur programme de vaudeville qu'on puisse offrir au public, comprenant les scènes de Johnstone Bennett et de S. Miller Kent, est la principale attraction au Théâtre Français, pendant cette semaine. Miss Bennett est bien connue comme créatrice en Amérique du rôle de comédie appelé "Jane" ; elle est également connue par son jeu aisé et facile. Elle s'est fait une belle réputation en tenant les principaux rôles des meilleures pièces américaines.

Le drame qui est joué au Français est : "A Hoop of Gold." Il ne contient aucune leçon de haute morale, mais il fait passer une agréable récréation, pendant laquelle le regard peut se reposer sur des décors pleins de goût. On y voit un coquin repoussant, une douce héroïne, un héros magnanime, un plaisant comédien et tous les accessoires d'un drame qui a obtenu beaucoup de succès.

La troupe de *The Boston Howard Athenæum Star Speciality Co* en est à sa quinzième année d'existence et elle est reconnue comme la plus forte de toutes les troupes de vaudeville ; elle est au Royal cette semaine. Elle présente encore de plus grands attraits que par le passé et comprend des artistes dont la réputation est universelle. Delimore et Lea sont deux équilibristes de première force, Catherine Rowe Palmer, une danseuse extraordinaire, James Dolan et Ida Lenharr, deux artistes applaudis sur tous les théâtres américains, Eddie O'Dell, acrobate, Hughes McBride et Walton, deux Irlandais boxeurs, James et Fanny, les Ventinis équilibristes merveilleux, et au programme une reproduction de la dernière sensation new-yorkaise : Lottie Eortime, chanteuse ; Annabelle, danseuse, etc., etc.

Le pessimiste s'arrête à tous les fumiers pour en flairer consciencieusement les mauvaises odeurs.—ALBERTO CANTONI.

L'ART CULINAIRE

OMELETTE AUX CROÛTONS.—Faites griller des tranches de mie de pain, que vous coupez en dés ; faites les revenir et cuire dans la casserole avec du jus ; on peut y entremêler des filets de volaille ou perdrix ; vos croûtons étant cuits bien moelleux, battez des œufs et mélangez-y les croûtons et les filets si vous en avez mis ; faites cuire votre omelette à la poêle, roulez-la et servez-la dans un plat chaud.

LANGUE DE BŒUF BRAISÉE AUX OLIVES.—Faites blanchir 10 minutes une langue de bœuf ; mettez-la, sans la peler, dans une casserole avec légumes et débris de lard, salez et couvrez avec moitié eau moitié vin blanc. Laissez cuire deux heures à feu modéré. Egouttez, retirez la peau, et remettez cuire dans le jus en ajoutant un morceau de beurre, manié de farine. Dix minutes avant de servir, ajoutez les olives, sans les faire bouillir.

Gâteau biscuit.—Mettez quatre œufs d'un côté de la balance, et de l'autre autant de sucre en poudre, mettez le poids d'un œuf de farine et autant de féculé.

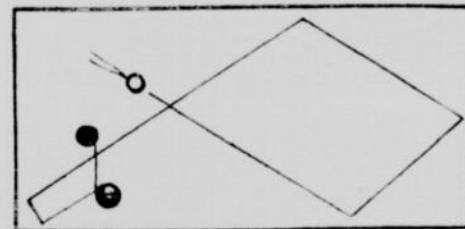
Mettez le tout dans une terrine, faites un trou au milieu, cassez les quatre œufs et conservez deux blancs que vous battez en neige très dure, on les mélange au cumeau qui aura été battu un quart d'heure. On ajoute de la rapure d'un citron. Aussitôt le mélange fait, on le met dans un moule bien beurré et on l'enfourne aussitôt. Il faut environ trois quarts d'heure de cuisson.

LA MODE MODESTE

Les manches extravagantes ont vécu ; on va revenir aux manches complètement plates ; mais, pour que la transition ne soit pas trop brusque, on dispose comme épaulettes deux volants superposés de quelques pouces. Ils peuvent se faire en étoffe semblable au corsage, ou en soie de nuance différente, ourlés ou déchiquetés.

LE BILLARD

COUP DE TROIS BANDES, PAR M. LUCIEN PIOT



Nous sommes ici dans le domaine de la fantaisie. M. Piot, ayant trouvé les billes dans cette position, a exécuté le coup tel qu'il est figuré, à l'émerveillement des spectateurs.

GRAVURE-DEVINETTE



Un chien accourt ! Où est-il ?

UN

DRAME AU LABRADOR

Roman Canadien inédit, par le Dr EUGÈNE DICK.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

(Suite)

Une éraflure très respectable béait à l'extrémité inférieure de l'avant-bras. Il y avait du sang coagulé dans la plaie et tout à l'en-tour. Le pansement n'avait pas été fait avec soin.

C'était laid, mais peu dangereux.

Cependant, Suzanne et sa mère, qui s'était aussi approchée, jetèrent les hauts cris.

—Ah ! Seigneur... Mais c'est affreux !... gémit la tendre Suzanne, en joignant les mains avec une détresse sincère.

—Pauvre jeune homme ! dit à son tour la mère Noël, comment vous êtes-vous abîmé de la sorte ?

—Oh ! le plus sottement du monde... J'ai dégringolé du haut d'un sapin, et c'est en cherchant à me retenir qu'un coquin de nœud m'a arrangé le poignet de cette façon.

—Vous êtes trop imprudents aussi, mes chers enfants, et vous finirez par vous rompre le cou, avec vos tours d'agilité. Tout de même, puisque vous vous êtes blessé à notre service, nous allons vous soigner de notre mieux. De la vieille toile, Suzanne !

—Oh ! madame, ce n'est pas la peine... murmurait Arthur, tout confus.

—Voulez-vous vous taire, méchant enfant ! gronda maternellement la bonne dame.

Et, tout en lavant délicatement à l'eau tiède la blessure mise à nu, elle continua :

—Voyez-vous, mon jeune ami, on n'est pas femme de main sans connaître un tantinet tous les métiers... Et, tenez, moi qui vous parle, je suis un peu médecin, un peu apothicaire et même assez bonne rebouteuse. Pas vrai, les enfants ?

—Comme le soleil nous éclaire ! dit gravement Thomas.

—Sans compter que maman possède un gros livre tout plein de recettes plus merveilleuses les unes que les autres... ajouta Louis avec une parfaite conviction.

—Voilà qui est bon à savoir ! fit remarquer Gaspard, jusque là silencieux. S'il arrive un jour à quelqu'un de nous, madame trouvera à exercer son talent.

—Plaise à Dieu que l'occasion ne se présente jamais ou du moins que je n'aie que des bagatelles à guérir !... murmura la veuve, en regardant avec tendresse ses deux fils et sa fille.

—Puis, un peu honteuse de ce regard compromettant, où il y avait bien une certaine dose d'égoïsme maternel,—que personne ne songea à blâmer, d'ailleurs,—elle ajouta en terminant le pansement :

—Surtout, mes enfants, ne vous avisez pas de compter trop sur la mère Noël pour réparer les suites de vos imprudences. La vue du sang m'énerve, et je ne sais trop si je ne m'évanouirais pas, rien qu'à jeter un coup d'œil sur une blessure faite avec une hache ou une arme à feu... Quant aux coups de couteaux, ah ! Jésus ! je n'en puis voir depuis... .

—... Depuis le meurtre de notre père, n'est-ce pas, maman ? acheva étourdiment le petit Louis.

—Vas-tu finir toi ! gronda Thomas, en regardant son frère avec un froncement sévère de ses sourcils en broussailles. Tu sais bien, ajouta-t-il, que la mère n'aime pas qu'on rappelle ce souvenir-là !

—Au contraire ! riposta avec énergie le garçon ainsi interpellé. Maman n'a pas oublié que papa a été tué méchamment et que son meurtrier est peut-être encore de ce monde, se moquant de la justice des hommes, en attendant celle de Dieu.

—La paix ! mes enfants, commanda Mme Noël. Votre mère n'oublie rien ; mais elle laisse faire la Providence, qui saura bien choisir son heure.

Puis, secouant la tête comme pour chasser une pensée importune, elle détourna brusquement le cours de la conversation, en disant à son patient, avec une feinte sévérité :

—Maintenant, mon jeune ami, vous voilà condamné au repos pour plusieurs jours... .

—Quoi, madame ! vous voulez qu'à cause de cette égratignure, je reste là-bas, pendant que ?... .

—Votre bras ne pourra frapper coup avant une dizaine de jours, au moins.

—Dix jours, madame ! fit Arthur d'un ton pitoyable... Mais je vas périr d'ennui !... La fièvre va me prendre, c'est sûr.

—Mieux vaut la fièvre que la mort !... murmura Gaspard, entre haut et bas.

—Mais je ne vous oblige pas à rester de l'autre côté de la baie, mon jeune ami ! Au contraire, je compte bien vous avoir tous les jours sous les yeux, ne serait-ce que pour vous empêcher de commettre quelque imprudence... .

—A la bonne heure ! fit gaiement Arthur. Ainsi, je... .

—Vous viendrez si vous le désirez... Mais il faudra vous contenter de regarder faire les autres ou de tenir compagnie à vos nouvelles voisines.

—Oh ! alors la besogne serait bien trop agréable, madame... Il me reste un bras valide, et je saurai bien l'utiliser à votre service.

—Convenu, voisin... approuva Thomas. Nous ne nous séparerons pas pendant la construction de ce château qui doit être l'ornement de cette baie, un peu solitaire avant nous... Et, tenez, pour qu'on ne vous accuse pas de fainéantise, je vous nomme l'architecte de nos travaux. C'est vous qui ferez les plans, et c'est nous qui les exécuterons.

—Bravo ! fit Suzanne gaiement. Pour une fois que ça t'arrive, Thomas, tu parles comme un sage.

—C'est vrai, appuya Mme Noël : Thomas a résolu la difficulté.

—Hem ! toussa le grand garçon avec un sérieux comique, quand je veux m'en donner la peine, je ne suis pas plus bête qu'un autre, allez !



D'une main fébrile, Suzanne releva la manche. —Page 765, col. 2

Chacun rit,—moins toutefois l'austère Gaspard, dont un grand pli coupait transversalement le front, devenu soucieux.

Et l'on se leva de table bruyamment.

Comme il se faisait tard et que le crépuscule envahissait la baie,—malgré la longueur du jour à cette époque de l'année,—les deux cousins prirent congé des dames et furent reconduits chez eux dans la même embarcation qui les avait emmenés, le matin.

On se dit : Au revoir ! après être convenu que la chaloupe des Noël ferait de nouveau, le lendemain matin, la navette à travers la baie, pour venir prendre les charpentiers auxiliaires.

Et, pendant que le bruit cadencé des rames allait s'affaiblissant dans l'ombre du soir, les deux cousins, silencieux, préoccupés, regagnèrent le logis, sans échanger une seule parole.

VIII

COUP D'ŒIL DES DEUX CÔTÉS DE LA BAIE

Si nous nous sommes un peu étendu sur les événements de cette première journée passée en commun par les jeunes membres des deux familles de Kécarpoui, c'est qu'elle sert de jalon pour indiquer la marche future de notre drame.

Il fallait bien mettre en relief cette jolie Suzanne, qui va jouer le rôle de pomme de discorde entre les frères ennemis de la région labradorienne.

Et cette veuve énergique, gardant toujours au fond de son cœur le souvenir de la scène terrible qui la priva de son unique soutien, ne fallait-il pas aussi la montrer ce qu'elle était : bonne chrétienne, mais aussi femme à ne pas reculer devant la tâche vengeresse de punir, le cas échéant, le meurtrier de son mari.

Hâtons-nous d'ajouter cependant qu'elle était à cent lieues de se croire dans le voisinage de Jean Lehoulier, encore moins de se douter qu'elle venait d'héberger le fils et le neveu de son plus mortel ennemi.

Quant à Suzanne et aux garçons, ils étaient tout bonnement enchantés de leurs nouvelles connaissances et ne tarissaient pas d'éloges sur leur compte : — concert de louanges auquel, du reste, la maman mêlait volontiers sa note grave.

— Ce sont de braves garçons, disait-elle, après le retour de ses fils.

— Et qui ne boudent pas à l'ouvrage ! ajoutait Louis.

— Ni à table non plus !... renchérit Thomas, fort porté sur sa bouche, comme on s'en souvient.

— C'est un titre de plus à ton amitié, intervint malicieusement Suzanne.

— Oui-dà ! mademoiselle, lui repartit avec un grand sérieux Thomas. Tu crois peut-être m'avoir embroché avec ta pointe ?... Eh bien, ma sœur, apprends qu'un bon caractère et un bon estomac, ça voyage toujours ensemble, et mets-moi cette grande vérité dans ton cahier de notes, ma petite Suzette.

— Tu prêches pour ta paroisse, mon grand frère. Ainsi donc, suivant-toi, les meilleurs garçons de notre petite colonie seraient ?

— Thomas Noël et Gaspard Labarou.

— Parce que ?...



Bravo, Suzanne ! cria Louis. — Page 780, col. 1

— Parce que ces deux respectables citoyens sont les plus beaux mangeurs.

— Tout doux ! tout doux ! monsieur mon frère, intervint Louis au milieu des éclats de rire : il me semble que vous avez une morale un peu égoïste... — Qu'en pensez-vous, maman ?

— Il y a du vrai et du faux dans ce que dit Thomas. J'ai connu des coquins qui avaient un bien bel appétit...

— Bon, Thomas, prends note de cela...

— Et de fort bonnes gens qui avaient toujours faim, acheva la veuve.

— Exemple : Thomas Noël ! glissa Thomas, avec une emphase comique.

— Oh ! le sournois ! fit Suzanne... Si tu n'as que ta voracité pour te faire pousser des ailes d'ange, tes grands bras resteront longtemps déplumés.

— Bravo, Suzanne ! cria Louis, battant des mains. Voilà qui s'appelle couler proprement un homme. Attrape, espèce de baliveau.

Ceci s'adressait à Thomas, lequel répondit philosophiquement :

— Dame ! si vous vous mettez deux contre moi, je n'ai plus rien à dire. Si, pourtant, un mot : pourquoi, Suzanne, m'appelles-tu sournois ? Est-ce parce que, de nos deux nouveaux amis, je m'accommode mieux du moins bavard, ou, si tu veux, de celui qui ne rit jamais ?

— C'est un peu pour cela, mon grand frère... Au reste, c'est pur badinage, tu sais...

— Non, non ! s'écria Louis. Pas de concession, Suzanne ! Thomas est un pince-sans-rire qui ne tire pas à conséquence. Mais son copain

Gaspard vous a une binette d'oiseau de proie qui ne me dit rien qui vaille. N'est-ce pas, maman ?

— Le fait est qu'il est bien grave pour un jeune homme !

— C'est la timidité, peut-être... hasarda Suzanne.

— Lui timide ?... Allons donc ma sœur, tu n'y penses pas ! Le gaillard ne navigue pas dans ces eaux-là. C'est un sournois, te dis-je. Vous verrez. — Un bon luron, par exemple, c'est mon nouvel ami, à moi... Qu'on me parle d'Arthur Labarou ! C'est celui-là qui vous regarde bien en face, avec ses grands yeux bleus, et qui rit de l'abondance du cœur. — Pas vrai, maman ?

Le petit Louis éprouvait toujours le besoin d'avoir l'approbation de sa mère.

Néanmoins, pour cette fois, ce fut Suzanne qui répondit avec beaucoup de vivacité :

— Oui, oui, frère... Et, avec cela, si bon, si complaisant, si aimable !

— Tiens, tiens, fillette !... fit madame Noël, tu as déjà trouvé le moyen de remarquer chez lui toutes ces qualités-là ?

La jeune fille rougit et murmura, un peu confuse :

— Dame, mère, vous avez dû vous-même...

— Si, si, ma fille. Jusqu'à plus ample informé, je le tiens pour un excellent garçon.

— Et un bon camarade ! renchérit Louis.

— Comme son cousin... pas moins, mais pas plus ! rectifia l'entêté Thomas.

La conversation en resta là sur ce sujet, et, après d'autres propos sans intérêt pour le lecteur, la famille Noël s'alla coucher

Pendant ce temps, chez les Labarou, une scène analogue se passait.

Le père, distrait et songeur, fumait sa pipe près d'une croisée ouverte.

La mère et la fille, toujours occupées, tricotaient et cousaient autour d'une grande table de bois blanc, dressée au milieu de la pièce servant à toutes fins : cuisine, salle à manger et salon de réception.

En face d'elles, Arthur, la main droite enveloppée et le coude appuyé sur la table, avait fort à faire pour répondre aux questions multiples des deux femmes.

Quant à Gaspard, dissimulé dans l'ombre projetée par l'abat-jour de la lampe, il fumait, silencieusement, répondant seulement par monosyllabes quand on lui adressait la parole.

Inutile de se demander de quoi l'on parlait et qui tenait le dé de la conversation !

C'étaient les femmes, naturellement, mais surtout la plus intéressée des deux : Euphémie, ou plutôt *Mimie*, — car on ne l'appelait pas autrement dans la famille.

Cette jeune fille, quand on ne lui voyait que la tête, était vraiment délicieuse... Elle avait le teint clair des femmes normandes et la chevelure crépée d'une bohémienne. Avec cela, — autre contraste, — de beaux grands yeux d'un bleu très tendre et la bouche meublée de dents fort blanches, quoique un peu espacées.

Mais l'ensemble de la figure respirait plutôt l'énergie que la grâce.

La grâce ! lumière ou vernis, qui est à la figure humaine ce qu'une bonne exposition est au tableau, — voilà ce qui réellement lui manquait.

Enfin, — pour achever de brosser cette esquisse en deux tours de main, — bien qu'elle fût, en réalité, une jolie fille, Euphémie Labarou manquait complètement de séduction féminine, d'*attriance*, comme disent les bonnes gens.

D'ailleurs, la suite de ce récit vous montrera qu'elle était fort tyrannique en amour.

Le cousin Gaspard, sur qui elle avait jeté son dévolu, en savait quelque chose, probablement plus qu'il n'en eût voulu dire.

Mais, outre ce défaut moral, — si toutefois c'en est bien un, — Euphémie Labarou avait une imperfection physique très apparente, du moins quand elle se tenait debout : elle n'avait pas de jambes... ou si peu !

Ce buste parfait, de longueur normale jusqu'aux hanches, était supporté par des jambes si courtes, qu'en dépit de ses robes longues, la pauvre "Mimie," lorsqu'elle marchait, avait l'allure disgracieuse et pesante d'une oie grasse.

Aussi ne sortait-elle guère et, comme toutes les personnes sédentaires, aimait-elle fort à caqueter !

LA VEUVE DU GARDE

(Suite)

On lui refusa du travail. Elle se vit traitée en lépreuse, tenta de lutter, espérant de vaincre le méchant vouloir par la patience ; puis il lui restait un vague espoir mêlé de terreur, quand elle pensait à Mathieu.

Elle songeait que durant une nuit noire, il reviendrait dans la pauvre maison, et qu'elle l'embrasserait comme jadis. Il était misérable, souillé de crimes, perdu de vices, mais rien ne pourrait faire qu'elle ne l'eût porté dans ses bras, et qu'il ne l'eût appelée jadis de ces noms tendres dont la musique reste dans l'oreille des mères.

Il ne dépendait pas d'elle d'arracher de son sein le souvenir d'un être qui laissait derrière lui une trace de sang. Au lieu de travailler au village, elle alla se louer à la ville. La route était longue et rude.

La maison de Madeleine se trouvait au milieu d'un taillis coupé par "une sente" descendant la côte d'une façon rude en été, dangereuse en hiver. Elle se résigna à ce surcroît de peine, et, quelque temps qu'il fit, on la vit courbée en deux durant dix heures, frottant, savonnant, battant le linge dans les grands bateaux amarrés sur la Marne. Quand elle ne trouvait point à laver, elle faisait les nettoyages de la semaine dans les maisons sans domestiques. Elle devait alors fourbir la batterie de cuisine, passer les carreaux au rouge de Prusse, peiner, la sueur au front, les bras cassés, sans se plaindre, entendant souvent des observations injustes.

On lui reprochait d'y voir moins clair que dans sa jeunesse et de trembler un peu. Ces paroles, dites d'une voix âpre, la rendaient timide et maladroite. Peu à peu, son salaire diminuait. Ne pouvait-on profiter de sa vieillesse et de la situation exceptionnelle que lui faisait le crime de son fils ? Il n'est point de petites économies : Madeleine, mal nourrie, peu payée, devait mettre de côté l'argent indispensable pour les jours de chômage. Ils devinrent, avec le temps, de plus en plus nombreux. Ses forces déclinerent, sa vue s'affaiblit.

Le labeur use moins les yeux que les larmes, et Madeleine avait tant pleuré... Durant les longues nuits sans sommeil qu'elle passait dans sa maison lézardée, assise sur son lit, sanglotant, le front dans ses mains, à quoi songeait-elle, sinon à l'ingrat qui l'avait déshonorée sans même lui laisser l'illusion de la tendresse et du repentir ?

Et cependant, car cette foi des mères est impossible à déraciner de leurs âmes, elle attendait encore Mathieu. Si pauvre qu'elle fût, dans les nuits les plus sombres, elle gardait une veilleuse allumée devant la fenêtre, phare de l'amour maternel destiné à guider le misérable. Du linge blanc, un pain, une pièce de monnaie se trouvaient sur la table. Mais le pain durcissait, le linge jaunissait sans que Mathieu parût.

Un soir, cependant, en rentrant de la ville, elle ne trouva plus ni les quarante sous, ni la chemise, ni les bas, ni le pain de trois livres.

Dieu du ciel, Mathieu était venu ! Ce fut une joie mêlée d'angoisses. Elle l'attendit chaque nuit, veillant et priant. Il ne parut pas. A la même place, elle remit le peu qu'elle pouvait offrir, et, au bout d'une quinzaine, pain et linge disparurent de nouveau.

Décidément, Mathieu ne quittait pas le pays. Mais pourquoi venir durant le jour au lieu d'attendre la nuit ? Elle le verrait, au moins ; elle rassasierait son cœur affamé d'amour en le regardant. Que n'eût-elle point donné pour le voir comme jadis, entrer dans la salle, s'asseoir devant la cheminée, sérieux et morne, mangeant presque sans lui parler. Il manquait de confiance, de tendresse, mais il revenait ! Avait-il donc complètement cessé de l'aimer, qu'il ne voulait plus la voir ?

Après une rude journée, elle revenait un soir chez elle, quand, sur le seuil de sa porte, elle aperçut deux hommes : Madeleine hâta le pas et reconnut Sabretache, tenant au collet un jeune tireur de gravier connu pour ses méfaits.

— Je vous attendais, la mère, dit le garde champêtre ; avant d'emmener ce chenapan en prison, je voulais vous instruire de son infamie. Je le surveille depuis longtemps, et il est assez connu dans le pays pour que je sache qu'on ne peut rien en attendre de bon. En faisant ma tournée dans le bois, je l'ai aperçu près de votre maison. Les tireurs de gravier n'ont rien à faire dans la forêt. Ils volent sans scrupule le long de la Marne et dévalisent les basses-cours et les clapiers sur leur route, on sait ça et on les pince quand on peut.

Mais ce méchant gars de Venture, n'ayant ni chien ni fusil, ne chassait point, et il n'a pas assez d'esprit pour tendre des collets. Me voilà donc sur ses talons sans qu'il s'en doute. Votre porte était

fermée au loquet seulement. Il entre, prend sur la table un pain, un paquet de linge plié dans un mouchoir et quarante sous. Je pénètre dans votre logis et je l'arrête. Mais j'ai voulu vous attendre... Voici l'argent, le pain et les habits...

Madeleine était tombée sur une chaise, la tête penchée sur la poitrine, les bras inertes.

Ainsi Mathieu n'était pas venu ! Un misérable lui avait causé cette illusion de la présence de son fils rôdant dans le bois. Quand elle se privait de manger pour gagner le pain de trois livres, quand elle travaillait plus que ne le lui permettait ses forces, afin d'épargner les deux francs qu'elle destinait au malheureux, c'était Venture, un gueux fini, un filou, qui volait ces dons sacrés pour elle.

— Misérable ! dit-elle, misérable !

— Ah ! bien, je vous conseille de me dire des gros mots, répliqua le tireur de gravier. Voilà-t-il pas grand-chose : " quatre chemises, trois mouchoirs, une paire de bas," comme dans la chanson du grenadier. Je n'ai trouvé la paille de personne, moi : voilà ce qui m'attend, le temps de goûter le pain du gouvernement, quoi ! Les bourgeois paient des impôts pour nous entretenir à l'ombre, tandis que si Loup-Cervier revenait on le racconcrirait proprement.

— Tais-toi ! fit Sabretache, tais toi, malheureux !

— De quoi ! un agent de l'autorité se mettre en colère. Vous n'avez pas même le droit de me ligoter, entendez-vous, l'ancien. Je réclame des égards. Eh bien ! oui, la vieille, vous laissez le pain, l'argent et les hardes pour Mathieu, Venture les a pris, voilà toute la différence.

— C'est un crime, un grand crime de frapper aussi cruellement une mère.

— Le code n'est pas parfait, dit Venture. Allons, père Sabretache, vous devez avoir envie d'être chez vous, et il me tarde d'être logé... Espérez toujours, mère Madeleine, Mathieu viendra peut-être cette nuit, ne perdez pas vos bonnes habitudes, et c'est lui qui, un beau jour, passera le linge blanc et mangera le pain frais.

Madeleine ne répondit rien.

Deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

Le garde champêtre emmena Venture, qui fut condamné à six mois de prison.

Mais Madeleine ne se remit point du coup qu'elle avait reçu. Prise d'une attaque de rhumatisme qui lui noua les doigts, il lui devint presque impossible de travailler.

Cependant, elle ne se résignait point aisément à l'aumône. Elle vendit les fagots de bois mort qu'elle ramassait ; des corbillons de pommes de pin.

Elle garda les petits enfants ; mais ceux-ci trouvaient triste à voir ce vieux visage couvert de larmes ; on renvoya l'humble gardienne. Toute récolte manqua.

Madeleine, tendit la main, sans parler, avec une sorte de douleur fière. Elle cessa d'habiter sa maison, dont le toit croulait, et accepta un coin de grenier dans le logis d'une ouvrière. Quand ses forces le lui permettaient, elle allait s'agenouiller devant la croix élevée à la mémoire de Jean Tournil. Alors, elle offrait à Dieu ses misères et ses tortures, sur le lieu même où s'était accomplie l'œuvre de sang. Elle demandait grâce pour le misérable assassin qu'elle ne parvenait pas à bannir de son cœur déchiré. Ces pèlerinages la soulageaient. Elle croyait que l'âme de Jean Tournil y trouvait un soulagement. Mais chaque mois, chaque semaine, il lui devenait plus difficile de se rendre à la clairière, et, quand elle y alla durant cette belle journée d'automne qui vit Néra courir, sa corbeille en main, à la recherche des fruits rouges d'azeroliers, il lui semblait que jamais elle n'arriverait jusqu'à la croix expiatoire.

Elle s'y traîna sur les genoux et les mains, en murmurant des prières pour le mari de Catherine ; puis, quand elle fut incapable de se relever, elle tomba la face dans les hautes herbes et elle y resta jusqu'à ce que Néra l'aperçut.

Nul ne pourrait dire ce qui se passa dans le cœur de Catherine et de Madeleine quand elles se trouvèrent face à face.

Le drame qui se jouait dans leurs âmes passa dans leurs yeux. Un moment Catherine mesura ses forces, puis soudainement, après un regard jeté sur son crucifix, elle se sentit prête pour le sacrifice.

Durant les premières heures, la faiblesse de Madeleine fut si grande qu'elle ne put tenter de refuser les secours qui lui étaient offerts ; mais quand, vers le soir, après un repas substantiel et un peu de repos, elle se trouva plus forte, elle songea à partir et le dit à Catherine.

Alors celle-ci lui prit les mains :

— Dieu nous voit toutes deux ! dit-elle, vous mère douloureuse, moi veuve inconsolable... J'ai juré d'accomplir, pour mériter de retrouver un jour mon petit Claudin, les œuvres de charité que Dieu mettrait à ma portée... Néra la tzigane est restée au milieu de mes enfants... Si vous le voulez, je vous adopterai aussi, vous... Le Seigneur compte nos larmes, Madeleine ! Je sais que vous avez fait dire des messes pour le repos de l'âme de Jean, et cela vous est compté, pauvre femme !

—Catherine ! Catherine ! dit la mère de Mathieu dans un sanglot.

—Il y a les enfants. . . reprit la veuve, mais les enfants veulent ce que je veux. Je les consulterai pourtant, mère Madeleine. Un fils comme François est vraiment un chef de famille.

Le soir, Catherine rassembla François, Julien et Louise dans une petite chambre, et leur raconta ce qui s'était passé.

—Mes chéris, leur dit-elle, je suis sûre que si je me dévouais à Madeleine, le ciel me rendrait Claudin.

—Agis comme tu le voudras, répondit l'aimé, tu es une sainte.

—Nous t'aiderons dans l'accomplissement de ta tâche, ajouta Louise.

Les trois enfants se jetèrent dans ses bras.

—Il me semble, dit-elle, que la main de Jean s'étend sur nous pour nous bénir.

Le lendemain, Devor fut mandé. Il s'agissait de transformer un apprentis misérable en cabinet sain et habitable. En trois jours, une boiserie de sapin couvrit la muraille, une couchette blanche occupa le fond de la pièce exigüe, sur une tablette furent placés la lampe, quelques livres, un verre et de menus objets. Deux chaises et une pieuse image complétèrent le mobilier.

Louise et Catherine transportèrent Madeleine dans sa nouvelle demeure. Elle jeta autour d'elle un regard empreint de reconnaissance, et serra dans ses mains, que les douleurs avaient rendues difformes, les mains de Catherine.

—Dieu vous rendra Claudin ! dit-elle d'une voix grave.

Ce fut la dernière parole qu'elle prononça. Durant la nuit, la malheureuse se trouva prise d'une fondroyante attaque de paralysie. Elle ne put ni appeler au secours, ni faire aucun mouvement, et quand, le lendemain, Louise entra dans sa chambre, elle la trouva raide dans son lit comme un cadavre, n'ayant plus de vivant dans la face que deux yeux brillants d'où coulaient de grosses larmes.

XIII

HOSPITALITÉ NOCTURNE

La nuit s'étendait sur le camp des Tziganes. Des formes vagues erraient autour du foyer dans lequel les enfants jetaient des brassées de bois.

Le temps était froid.

Cinq voitures énormes, du genre appelé "Maringotes" et particulières aux acteurs forains, aux marchands ambulants et aux propriétaires de phénomènes, formaient une sorte de rempart, au dedans duquel, liés à des piquets, les chevaux mangeaient l'avoine dérobée à la ferme voisine. Moreno allait de l'un à l'autre, les flattant de la main, leur parlant. Rapprochés du foyer, plus somnolents et plus lourds que jamais, Kabir, l'ours brun, Kosko, l'ours blanc, dodelinaient la tête et paraissaient plongés dans la gravité de leurs souvenirs. Peut-être l'un revoyait-il des horizons de neiges semblables à sa lourde fourrure, des banquises de glaces, et entendait-il le cri aigu des eiders, tandis que l'autre croyait errer avec sa mère sur les cimes pyrénéennes, au milieu d'une nature volcanisée.

Les femmes plumaient des volailles. Seulement, la bande ne se composait plus de quelques personnes, comme à l'heure où Raski, le roi des romanichels, entraînait les bohémiens à sa suite au milieu du bois des Ormes : elle se trouvait au grand complet.

A mesure que les flammes du foyer rayonnèrent davantage, il devint possible d'apercevoir des maquignons vêtus en marchands forains, des saltimbanques conservant, l'un un maillot couleur chair sous sa houppelande à brandebourgs, l'autre une veste pailletée sur une culotte de drap serrée à la jarrettière. Les bonnets d'astrakan, les toques de renard, les chechia, les foulards aux couleurs vives noués à l'espagnole, les sombreros couvraient leurs fronts basanés.

Au milieu des hommes s'agitaient des femmes, dont quelques-unes brillaient de l'éclat de la jeunesse. Tircuses de cartes, danseuses de cordes, joueuses de castagnettes et de tambour de basque, toutes allaient et venaient avec une allure féline et souple.

De temps à autre, un homme tenant une sorte de guitare en tirait des sons ressemblant au chant strident de la cigale, et qui, au milieu de cette nuit, dans ce coin de bois sauvage et perdu, n'était ni sans grâce, ni sans mélodie.

En attendant le souper, de jeunes garçons, vêtus de collants laissant au corps toute sa souplesse, répétaient des exercices acrobatiques, et produisaient l'effet d'esprits follets s'agitant parmi les flammes incandescentes du foyer.

Raski, adossé contre la plus grande voiture, comptait du regard les hommes de sa troupe, et, ne trouvant point son compte, il poussa du pied une créature roulée dans un châle, et qui paraissait étrangère à ce qui se passait autour d'elle.

—Où est Claudin ? demanda-t-il.

—Je ne sais pas, répondit la femme sans changer de position.

—Tu sais que je t'ai ordonné de veiller sur lui, Mathia, de le former, et je ne sais pas si tes leçons sont mauvaises ou si l'élève se montre indocile, mais le petit gueux ne gagne certainement pas le pain qu'il mange.

—Il ne mange pas, objecta la femme.

—Ah ! toi, tu le défendras toujours contre Voïna, contre la bande entière, je crois, pardieu ! contre moi-même.

—Tu as raison de le croire, répondit Mathia de la même voix, sans timbre. Il me semble qu'il tient à moi par un lien sacré. . . . Est-ce parce que Germas l'apporta parmi nous le jour même où mourut ma fille. . . . Ma fille que tu ne me permis pas d'enterrer. . . . Je ne sais. . . . Ou bien, moi qui n'ai plus d'enfant, car tu m'as repris Moreno, ai-je eu pitié de ce pauvre petit qu'on enlevait à sa mère, à l'heure où je perdais Néra. . . . J'aime Claudin, et, si je lui enseigne la musique, s'il apprend de moi à tresser des corbeilles, si je lui conseille de profiter des leçons de Valki l'étameur, n'attends pas du moins que je le pervertisse. D'ailleurs, il me semble que s'il avait eu les mauvais instincts que tu cultives chez tous ceux qui te ressemblent, il serait gangrené depuis longtemps.

—Ah ! dit Raski, j'en ai dompté de plus obstinés. Parmi nous, celui qui n'a pas mérité la corde n'est pas digne de faire partie de la bande. Il peut à toute heure s'évader et nous trahir. Il y a longtemps que tu aurais livré nos secrets, si un reste de tendresse pour Moreno ne te retenait. Mais Claudin ne perd rien pour attendre, et Comas en viendra à bout à coups de fouet. Dès ce soir, s'il ne rapporte pas la somme réglementaire, il ira sans souper à la niche.

Un des hommes accroupis devant le feu entendit ces mots et grommela quelques paroles que le roi des romanichels n'entendit pas.

Les viandes cuisaient, les unes dans les chaudières qui, au moment où on ôtait le couvercle, exhalaient une odeur alléchante ; les autres rôtaient embrochées à des pieux, et sans doute le fusil d'un des hommes avait fait merveille, car un chevreuil restait entier à quelque distance.

De loin, de bien loin, une voix légère fit entendre un refrain de chansons.

—Voilà Corilla, dit Voïna, elle nous avertit que tout va bien.

En effet, un moment après, une fillette d'environ quinze ans, vêtue d'oripeaux fanés, entra dans le cercle lumineux du brasier. Elle était suivie par un jeune garçon habillé d'une casaque de peau de mouton, et coiffé d'un chapeau tyrolien auquel étaient fixées des plumes de paon. Il portait sur son épaule une collection de paniers et de corbeilles de toutes sortes.

Au moment où il déposa son fardeau à terre, l'homme qui restait couché près du chevreuil mort l'appela d'un signe.

RAOUL DE NAVERY

A suivre

Buvez l'Eau du Recollet Cette eau minérale, analysée par le Dr Baker Edwards, est recommandée comme eau de table et pour ses propriétés médicinales. On la boit avec le lait, les vins et liqueurs. C'est la rivale de l'*Apollinaris* et de la *Johannis*. Elle possède les mêmes propriétés et se vend à meilleur marché. Demandez là à votre pharmacien ou à votre épiciers. Échantillons fournis sur demande, par la **COMPAGNIE D'EAU MINÉRALE DE LA SOURCE DU RECOLLET, 505 RUE CRAIG, MONTREAL.**

LE BONHEUR D'UNE FEMME

Tout le bonheur d'une femme et de ceux qui l'entourent dépend de sa santé. Il n'y a rien d'aussi précieux que la santé, rien d'aussi facile à perdre, ni rien que la moyenne des femmes traitent avec autant d'indifférence.

Les femmes devraient toujours conserver leur système en parfait état de fonctionnement ; en agissant ainsi, elles seront toujours fortes et en parfaite santé ; leurs enfants seront des enfants forts, vigoureux et pleins de santé. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le meilleur remède qu'elles puissent prendre pour atteindre ce but.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont réussi des milliers de fois, après que les remèdes des médecins eurent fait défaut. Il ne faut pas s'étonner de ce fait, car elles ont été préparées par un médecin qui, depuis trente ans, est un expert et un spécialiste, ayant obtenu le plus grand succès dans le traitement des maladies particulières aux femmes.

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la malle, dans toutes les parties du Canada et des États Unis.

Adressez vos lettres :

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

NORTH ADAMS

BONNE FAVEUR

La faveur dont jouit le *Baume Rhumal* auprès de tous les malades atteints de rhume, toux, grippe, bronchite, est due à sa grande rapidité d'action et à son insurpassable efficacité.

CHOSSES ET AUTRES

— Il paraît définitivement décidé que le prochain Consistoire Papal aura lieu à la fin d'avril.

— L'Arkansas, la Caroline du Sud, le Kansas et la Georgie ont maintenant des lois contre les monopoles.

— Le nouveau président des Etats-Unis est un buveur d'eau. Non seulement il ne boit pas de vin, mais il n'en fait pas boire aux autres.

— Il y a, aux Etats-Unis, environ 400 manufactures de chaises, qui produisent annuellement 36,000,000 de ces meubles si utiles.

— C'est en Angleterre qu'est né le timbre de poste, en 1480. Son inventeur fut M. R. Hill. Ce n'est qu'en 1849 que la France suivit l'exemple de l'Angleterre.

— D'après une loi nouvelle, au Rhode Island, la femme peut poursuivre son mari en justice; mais peu d'épouses profiteront de cette liberté que leur accorde le code.

— Les couleurs qui sont le plus en vogue dans la nouveauté cette année: rouge et rose. Cependant le violet et le vert promettent de leur faire une sérieuse concurrence.

— Le roi de Suède a toutes ses dents barrées. C'est un martyr des maux de dents; il passe la plus grande partie de son existence avec un bandeau sur le visage.

— La mine d'or la plus profonde de l'univers est celle d'Eureka, (Californie): 2,290 pieds; la mine d'argent la plus profonde du monde est celle de Carson City: 3,300 pieds.

TOUT A Y GAGNER

Vous avez tout à gagner en employant le *Baume Rhumal* pour le traitement du rhume, de la toux, de la bronchite.

— Aux célibataires pas trop endurcis, nous faisons connaître les six plus riches femmes du monde. Ce sont: Senora Isidora Consino (ce n'est pas une canadienne qui a torturé son nom), \$200,000,000; Hetty Green, \$50,000,000; la baronne Burdett Coutts, \$20,000,000; Mme Barrios, \$15,000,000; miss Mary Garrett, \$10,000,000, et Mme Wolesker, \$10,000,000.

C'EST INSTANTANÉ

Infailible contre les rhumes, toux, bronchites. Soulagement instantané avec le *Baume Rhumal*. Guérison certaine.

— Sommaire de la *Nouvelle Revue* du 1er mars 1897: Les colons français en Algérie et les écoles indigènes, N. de Ring; Les hommes de Hoksai, M. Revon; L'armée allemande, gén. C. de Villenoisy; Madeleine Morgan, F. Carmon; Carl Smolsky, Comte Prozor; Lettres d'un enfant, J. Robert; Marie-amour de village, A. Albalat Shakes, peure sans décors, Ligné-Poë; La peste et le pouvoir central, A. Elbert; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam. Pages courtes: Sur la côte d'azur; Notes, impressions, réflexions.

La quinzaine: Décentralisation; Provinces; Etranger; Armée; Colonies; Critique littéraire; Critique musicale; Critique dramatique; Sciences; Notes d'art; Finances; Bibliographie; Sport; Carnet mondain; Mode.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu l'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal

UN SPÉCIFIQUE

— FOUR —

La Grippe, les Rhumes, la Toux ET LES AFFECTIONS DES POUMONS.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

" Il y a deux ans, j'avais la grippe qui me laissa une toux ne me donnant de repos ni jour ni nuit. Le médecin de ma famille me soigna, changeant les remèdes aussitôt qu'il trouva qu'il ne m'avait apporté aucun soulagement, mais en dépit de



ses ordonnances, je ne me trouvais pas mieux. A la fin, mon mari ayant lu, un jour, qu'un monsieur qui avait eu la grippe avait été guéri en prenant du Pectoral-Cerise d'Ayer, se procura une bouteille de cette médecine, et avant que j'en eusse pris la moitié, j'étais guérie. J'ai trouvé dans le Pectoral-Cerise d'Ayer un spécifique supérieur pour les rhumes, la toux et les affections des bronches." — EMILY WOOD, North St., Elkton, Md.

Le Pectoral-Cerise d'AYER

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en allemand, français ou anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. — W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y.

PAPIER FAYARD et BLAYN
GUÉRIT RHUME, Catarrhe de Poitrine, Influenza, Douleurs Rhumatismales, Blessures, Plaies
Typique casel. contre COUS, 211-1/2 de PERDREIX - 1 f. t. Pharmacie

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

240 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleurs, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les jours.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES, CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107, RUE SAINT - JACQUES
"BATISSE IMPERIALE" MONTRÉAL

DENTIER GARANTI--\$10.00

Dents posées sans palais. Obturation en or, platine, ciment, extraction sans douleur.
A. E. VADEBONCEUR, L.C.D.
Chirurgien-Dentiste, 205 rue St-Hubert

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT etc. avec les PILULES ANTONIO
Toniques, dépuratifs, reconstituants 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARV.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.
Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain
CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANÉMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.
EXIGER LA SIGNATURE: CHEVRIER

LISEZ "Le Monde"

L'ORGANE DU PARTI CONSERVATEUR
Du district de Montréal

Le mieux renseigné au toutes les questions d'actualité.
Edition Quotidienne Edition Hebdomadaire
Un an \$2.00 Un an 70c.
6 mois \$1.00 6 mois 25c.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE HORS LIGNES
Bureaux: No 75, Rue St-Jacques

UNE SEMAINE DE

Vente - Extraordinaire

A LA MAISON DE

E. LEPAGE & CIE

Coin des rues St-Laurent et Duluth

A l'occasion de l'ouverture de notre SOUS-BASSEMENT. Avec un stock immense de Ferblanteries, granit, Ferronneries, Ustensile de cuisine, Groceries, etc., etc.

Pendant cette grande vente nous offrirons en vente:

- 50 doz. Bouteilles de SAUCE WORCESTERSHIRE, (sauce forte) la meilleure sur le marché et vendu régulièrement 10c, spécial. 2½c
- 50 doz. Bouteilles de SAUCE AUX TOMATES (Catchup) garantie première qualité et vendu régulièrement 10 c, spécial. 2½c
- Grands verres remplis de Moutarde Française de 10c pour 7 ou 4 pour. 25c
- Sauce Yorkshire grandes bouteilles vendu 10c, spécial. 5c
- Catsup grandes bouteilles, vendu 10c, spécial. 5c
- Cocoanut en paquet, marque Criptal, vendu 10c, spécial. 5c
- Huile à moulin, grandes bouteilles, vendu 15c, spécial. 7c
- Essence de Vanille et Citron, grandes bouteilles, vendue 25c, spécial. 14c
- Poudre pour polir et nettoyer les argenteries, vendue 25c, spécial. 10c
- Vernis à tuyau, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Vernis à poêle, toujours vendu 15c, spécial. 9c
- Bleue Indigo, vendu 15c, spécial. 8c
- Pâte à poêle, " 10c, " 4c
- " grande boîte 15c, " 6c
- Pommades (Vaseline), vendu partout 20c, spécial. 8c
- Graine (d'oiseaux), vendu partout 15c, spécial. 7c
- Savon Quaquar, vendu régulièrement 5c, spécial. 2½c
- Savon London, vendu régulièrement 6c, spécial. 2½c
- Savon Buanderie, vendu régulièrement 10c, spécial. 6c

FERBLANTERIES

- Plats pour laver les mains, valant 15c, spécial. 5c
- Assiettes à tarte, à diner ou à soupe, valant 6c, spécial. 2c
- Caniste à l'huile de charbon ½ gallon, valant 15c, spécial. 8c
- Porte ordure, valant 10c, spécial. 5c
- Antonnoirs, " 5c, " 2c
- Boîtes à pain peintes et décorées, valant 45c, spécial. 19c
- Chaudières à charbon, valant 25c, spécial. 13c
- Chaudières à charbon en tôle galvanisée, valant 35c, spécial. 19c
- Terrine à lait, valant 5c, spécial. 3c
- Grands Gobelets, 3 pintes, val. 10, sp. 4c
- Poivrières, Coupe pâte, Assiettes, moules, cuillères au choix. 1c

GRANITE

Dans ce département nous avons un assortiment complet à des prix encore jamais offerts. Nous recevons journellement des lots jobs que nous offrirons d'ici au jour de l'an à des prix qui ne manqueront de répandre notre réputation si avantageusement connue.

Département de Jouets et Articles de Fantaisie

Ce département comprend l'assortiment le plus complet de Jouets et Articles de Fantaisie tel que Poupées, Petits Soldats, Petits Tramways, Petits Bateaux Etc., Boîtes de Toilettes, Mirrors de luxe, Etc., Etc.

D'ici au jour de l'an notre magasin ne formera qu'à 9.30 hrs. p.m. tous les soirs pour permettre à notre nombreuse clientèle d'éviter la foule qui encombre notre magasin tous les jours et aussi lui permettre ce bien tout visiter chaque département dans chacun leur spécialité. Après le jour de l'an et les jours suivants notre magasin sera fermé à 6h p.m. Le Samedi et les jours de Fêtes exceptés

E. LEPAGE & Cie

Coin des rues St-Laurent et Duluth.



Résultat de la Grippe.

RIVERSIDE, N. BR., CAN., Oct. 1893. (11)
 Il y a 3 ans, ma mère eut la grippe, qui lui laissa le corps et l'esprit d'une grande faiblesse; premièrement elle se plaignait d'insomnie qui se développa en un état de mélancolie, ensuite elle n'eut plus de sommeil du tout, ne voulait plus voir personne et s'imaginait des choses horribles. Nous avons eu les meilleurs médecins, mais elle devint pire. Alors sa belle sœur recommanda le Tonic Nerveux du Père Koenig. Après en avoir fait usage, un changement pour le mieux s'opéra et ma mère devint très grasse, l'appétit vorace qu'elle avait, et devint parfaitement bien. Nous avons tous remercié, Dieu de nous avoir envoyé le Tonic.

MARY L. DALY.

MARIAPOLIS, CAN., Sept., 1893.

Notre garçon qui était épileptique fut guéri par trois bouteilles du Tonic Nerveux du Père Koenig.

A. L. ARRINEO.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis. Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
 Laroche & Cie Québec.



Fausse dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer

VALEUR DE PLACEMENT

ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fiduciary.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL

Achète des débitures et autres valeurs désirables.



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

87 et 89, rue St-Jacques, Montréal.

LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

Société fondée dans le but d'encourager et d'aider l'art de la Sculpture

Incorporée par lettres patentes le 18 Juin 1895

FONDS CAPITAL \$50,000

Distribution chaque mercredi

Prix importants distribués depuis le 1er Août 1895 :

S. Clairmont, Rigaud, P. Q., \$1500 00	A. Ouimet, Montréal, P. Q., \$250 00
F. Denis, Rockland, Ont., 1500 00	Jos. Gauthier, " 250 00
J. Clément, Montréal, P. Q., 1500 00	A. Dupré, " 100 00
T. E. Barbeau, " 1500 00	B. Richard, " 100 00
O. Lafortune, " 1500 00	F. Huot, " 50 00
J. E. Ecrément, " 1500 00	Napoléon Faguy, Québec... 50 00
Pierre Germain, Villa Mastai, St-Roch, Québec... 1500 00	Georges Lagace, " 50 00
W. McKinnon, Québec, P. Q., 500 00	A. N. Labrosse, Vankleek Hill 25 00
L. N. Rioux, " 500 00	Dme Bissonnette, Mont., P. Q. 25 00
Osiar Chartrand, Ste-Anne de Prescott, Ont., 500 00	Jos. P. Bélair, " 25 00
Francis Parent, de la brasserie de Beauport, 500 00	S. G. Bergevin, " 25 00
J. B. A. David, Montréal... 500 00	Jules Couture, " 25 00
H. Christin, Longueuil... 400 00	Esdras Vigeant, " 25 00
J. M. Dufresne, Assistant Gérant, Banque Nationale, Montréal, P. Q., 400 00	G. Riendeau, jr., " 25 00
Art. St-Germain, Lowell, Mass., U. S. A., 400 00	Dame Marcoux, " 25 00
Eph. Rousseau, Montréal, P. Q., 400 00	James Guay, " 25 00
T. Plouffe, Longueuil, 250 00	Joseph Roy, " 25 00
	W. Harrison, " 25 00
	J. H. Doray, " 25 00
	J. A. Pigeon, Ste Anne de Prescott, Ont., 25 00
	G. Constant, Vaudreuil, 25 00

Et des centaines d'autres gagnant depuis \$1.00 à \$100.00, trop nombreux pour les mentionner.

Prix du Billet, 10 Cts. 11 Billets, \$1.00. 100 Billets, \$8.00

Agents demandés dans les districts non représentés

Adressez toutes communications à

La SOCIÉTÉ NATIONALE DE SCULPTURE

J. ED. CLEMENT Secrétaire.

Boîte de Poste 1025.

104 RUE ST LAURENT, MONTREAL.

U. PERREAU Librairie Française

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc. Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

G. HUREL

1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc. Livres d'occasions, achat et vente. Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE-DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

Exposition de Printemps

De Collerettes et Gilets de Première Classe

Toute cette semaine, nous tiendrons dans notre salle d'exposition de manteaux, une grande exposition de hautes nouveautés parisiennes et de collerettes et gilets pour dames, pour le printemps de 1897. Ces marchandises de première classe et choisies sont supérieures en bon goût et fini à tout ce qui existe dans la ville et sont d'une haute valeur. Les dames devraient visiter notre salle d'exposition de manteaux, pour voir cette exposition.

Nouveaux Gilets

Gilets noirs et de couleur, pour dames dans les derniers Paris et Londres.

Nouveautés en gilets en drap couvert pour dames.

Nouveautés en drap Box, pour dames.

Nouveautés en gilets en tweed pour dames.

Nouveautés en Collerettes

Collerettes courtes escuriales, avec ruches en mousseline de soie, doublées en soie et de couleur, pour dames.

Collerettes courtes en satin garnies de jais et brodées de braid de soie, pour dames.

Collerettes en drap de Virgogne, garnies en dentelle et en jais, convenables pour personnes âgées.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Toile damassée

Des valeurs, telles que les suivantes, commandent une grosse vente :

20 pièces de véritable toile damassée irlandaise, non blanchie, 48 pouces de largeur, 20c la vg.

18 pièces de toile damassée non blanchie, forte et utile, 38c.

12 pièces de toile damassée non blanchie, pesante, 62c.

14 pièces de toile damassée extra pesante, nouveaux dessins, 72 pcs, 83c.

11 pièces de pure toile damassée dessins 72 pcs, \$1.20.

LA CIE S. CARSLY, Limitée.

Nouvelles Collerettes

Nouvelles Collerettes Golf pour dames dans une variété infinie de couleurs avec des doublures en plaid depuis \$2.24 à \$10.00.

Nouvelle heptonette imperméable de printemps pour dames, en noir, bleu marin, faon et drap, avec grande collerette de cavalerie, collet en velours, depuis \$4.75 à \$15.00.

Collerettes nouvelles en drap de couleur pour dames, dans les cous, leurs faon, drab, biscuit et résidas, brodés et bouclés, depuis \$1.50 à \$10.25.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, rue Notre-Dame